HARRAP'S Modern Language Series

# KEY TO ALTERNATIVE EXTRACTS FOR FRENCH COMPOSITION

J. E. MANSION



GEORGE G. HARRAP & Cº
LONDON
2 & 3 PORTSMOUTH ST. KINGSWAY W.C.

# KEY TO ALTERNATIVE EXTRACTS FOR COMPOSITION IN FRENCH

# KEY TO ALTERNATIVE EXTRACTS FOR COMPOSITION IN FRENCH

BY

J. E. MANSION B.-ÈS-L.

GEORGE WATSON'S COLLEGE
EDINBURGH

GENERAL EDITOR OF HARRAP'S SHORTER FRENCH TEXTS; EDITOR OF GUERBER'S "CONTES ET LÉGENDES, I."; "EXTRAITS DES PROSATEURS FRANÇAIS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1800-1870)"; "CONTES ET RÉCITS"; DAUDET'S "LETTRES DE MON MOULIN;" ETC.





LONDON
GEORGE G. HARRAP & COMPANY
3 PORTSMOUTH STREET KINGSWAY W.C.
1913



*Turnbull & Spears, Printers, Edinburgh*

# TABLE OF CONTENTS

## PREMIÈRE SECTION

## DEUXIÈME SECTION

## TROISIÈME SECTION

## QUATRIÈME SECTION

# Key to Alternative Extracts for Composition in French

## PREMIÈRE SECTION

### I

### UN ÉCOLIER EN 1789

Tous les matins, au petit jour,[1] le[2] père m'éveillait. Les frères et sœurs[3] dormaient encore ; je m'habillais sans faire de bruit et je sortais avec mon petit sac, les pieds nus dans mes sabots, mon bonnet sur les oreilles et ma bûche sous le bras. Il faisait froid à l'entrée[4] de l'hiver, je fermais bien[5] la porte, et je partais en soufflant dans mes doigts. J'arrivais presque toujours avant les autres ; j'entrais dans la salle noire, vide :[6] je posais[7] ma bûche près du poêle, et mes sabots à côté pour les sécher. Tout est encore là sous mes yeux : les portes blanchies à la chaux, les petits bancs, le grand tableau noir contre le mur, entre les deux fenêtres ; tout au fond, la chaire du maître sur une petite estrade. Chacun devait balayer à son tour, mais je commençais en attendant les autres.

[1] à l'aube. [2] mon. [3] Mes frères et mes sœurs. [4] au commencement. [5] soigneusement. [6] noire et vide. [7] je déposais.

### II

### UNE BONNE ACTION

Sur le bord[1] de la route,[2] un vieillard aveugle était assis et se chauffait[3] au soleil d'automne. Ses pieds pendaient dans le fossé, qui était à sec et recouvert d'herbe verte. Le petit

[1] Au bord. [2] du chemin. [3] en train de se chauffer.

André passait sur la route et regardait[4] l'aveugle. Tout à coup il vit un courant d'eau qui descendait dans le fossé du haut de la côte, où le cantonnier était en train d'arroser.[5] Encore une minute et les pieds du vieillard seraient dans l'eau. Le petit André courut vers l'aveugle ; il l'avertit bien vite, puis il l'aida à remonter le fossé. Le vieillard remercia l'enfant du fond de son cœur, et, comme il ne pouvait (pas) voir ses traits, il lui passa la main sur le visage[6] pour se le rappeler. André, bien content d'avoir pu rendre service à quelqu'un, continua son chemin[7] en sautant le long de la route.[8] Mes enfants,[9] tâchez de[10] ressembler au petit André, et faites toujours tout le bien que vous pourrez.

[4] en regardant. [5] arrosait. [6] il passa la main sur son visage.
[7] sa route. [8] du chemin. [9] Enfants. [10] essayez de.

## III

## LES BOULES DE NEIGE

Jean ne se lavait jamais, et ses mains étaient plus malpropres[1] que les pattes de son chien. Un matin, la terre était couverte de neige. Jean et ses camarades se précipitèrent[2] joyeusement (au) dehors. Quelles belles boules on allait[3] faire ! Et les enfants plongeaient leurs mains rouges dans la neige blanche. Lorsque Jean eut achevé sa première boule, il s'aperçut qu'elle n'était pas blanche comme celles de ses camarades, mais toute noire. "Cela[4] t'étonne? dit un des enfants : regarde tes mains !" Ses mains étaient encore noires ; la neige s'était souillée sans les nettoyer. Alors le petit garçon, ramassant la neige à poignées, se mit à se frotter énergiquement le visage[5] et les mains. Ses camarades riaient ;[6] cette toilette les amusait fort. Jean, devenu propre, se remit au jeu, et cette fois les boules de neige sortirent blanches de ses mains. Désormais,[7] Jean fit avec de l'eau claire ce qu'il avait fait avec la neige, et (il) n'oublia plus de se laver les mains et le visage.[5]

[1] sales. [2] s'élancèrent. [3] ils allaient. [4] Est-ce que cela.
[5] la figure. [6] rirent. [7] A partir de ce jour.

## IV

## LE MENSONGE

Lorsque[1] Pierre avait fait une sottise—et il en faisait souvent[2]—il manquait de courage pour l'avouer ; il avait plusieurs fois laissé accuser les autres, de peur d'être puni ; aussi personne ne l'aimait, et on l'appelait tout haut "le menteur." Un jour un voisin vint se plaindre de ce que Pierre lui avait dérobé[3] les plus beaux fruits de son verger. "Hier soir, dit le voisin, j'ai entendu du bruit dans mon jardin ; je suis sorti ; le voleur s'est sauvé,[4] mais malgré la nuit,[5] je crois l'avoir reconnu : ce devait être votre fils." Pierre, interrogé, protesta de son innocence, mais ni son père ni le voisin ne voulurent le croire, car les menteurs perdent vite la confiance de tout le monde. Pierre fut donc sévèrement puni, quoiqu'il[6] se trouvât[7] cette fois[8] innocent. Pierre résolut de ne plus jamais mentir.

[1] Quand. [2] commis une faute—et il en commettait souvent. [3] volé. [4] s'est enfui. [5] l'obscurité. [6] bien qu'il. [7] fût. [8] bien que cette fois il se trouvât.

## V

## LES DEUX PETITS RAMONEURS

Aujourd'hui les enfants (des) pauvres sont, comme les autres, obligés d'aller à l'école, mais ils reçoivent des secours, on les habille et on les nourrit. Il n'en était pas ainsi autrefois. Il y avait dans une grande ville deux petits orphelins, qui ne possédaient à eux deux qu'une (seule) paire de souliers. Ils gagnaient leur vie en ramonant[1] (des cheminées). Ils auraient bien voulu aller à l'école, mais ils ne pouvaient (pas) y aller nu-pieds.[2] Savez-vous comment ils firent ?[3] Ils mirent la paire de souliers chacun à leur tour, et ils allèrent tour à tour à l'école du soir. Le maitre remarqua[4] qu'ils ne

[1] à ramoner. [2] pieds nus. [3] comment ils s'y prirent.
[4] s'aperçut

venaient jamais ensemble. "Où est ton[5] frère? demanda-t-il à l'un d'eux.—Oh! mon frère, dit le petit garçon, il attend que je lui porte mes souliers; je les lui porterai dès que[6] la leçon sera finie. Je lui raconterai alors tout ce que j'ai appris, et cela fera[7] presque comme si nous étions venus tous les deux en classe. La prochaine fois ce sera son tour."

[5] votre. [6] aussitôt que. [7] sera.

## VI

## SAGESSE D'UN CHIEN

Un jour un accident terrible arriva[1] à l'école. C'était un jeudi matin. Les enfants ayant appris leurs leçons, Margery leur avait donné la permission[2] de jouer; ils couraient tous dans l'école, et se divertissaient[3] avec l'oiseau et l'agneau; à ce moment le chien saisit tout à coup[4] le tablier de sa maitresse, et s'efforça de la tirer hors de l'école.[5] Elle fut d'abord surprise: elle le suivit toutefois[6] pour voir ce qu'il voulait. Dès qu'il l'eut menée[7] dans le jardin, il retourna en courant et fit sortir un des enfants de la même manière[8]; en voyant ceci,[9] elle leur fit tous quitter[10] l'école sur-le-champ,[11] et il n'y avait pas cinq minutes qu'ils (en) étaient sortis[12] quand le toit de la maison s'effondra.

[1] se produisit. [2] leur avait permis. [3] s'amusaient.
[4] soudain. [5] de la faire sortir de l'école.
[6] cependant. [7] conduite. [8] façon.
en voyant cela; ce que voyant.
[10] elle leur commanda (ordonna) à tous de quitter.
[11] immédiatement.
[12] ils n'étaient pas sortis depuis (plus de) cinq minutes.

## VII

## NOTRE OMBRE

Un jour le maitre disait à ses élèves: "J'ai près de moi une petite compagne qui ne me quitte jamais. Si je fais un pas, elle fait un pas; si je m'arrête, elle s'arrête. Vous aussi,

vous avez une petite compagne toute pareille à la mienne, qui vous suit partout. Votre petit chat Minet en a une aussi, et pendant toute une heure[1] je l'ai vu s'amuser à courir après. Pouvez-vous deviner son nom ?" Les enfants avaient peine[2] à deviner. Jean, qui était intelligent et attentif, finit par dire : "C'est peut-être[3] notre ombre.—Précisément, dit le maître. Cette compagne là ne fait pas grand[4] bruit et n'est pas gênante ; mais, si on la regarde[5] avec attention, elle peut nous apprendre[6] quelque chose. Quand midi sonne, regardez votre ombre : elle reste toujours tournée vers le nord. Courez après elle, comme faisait le petit chat : elle vous mènera droit au nord. Alors le midi[7] sera derrière vous, là où se trouve[8] le soleil ; l'est sera[9] à votre droite et l'ouest à votre gauche.

[1] pendant une heure entière. [2] de la difficulté. [3] Peut-être est-ce ; Peut-être que c'est. [4] beaucoup de. [5] si nous la regardons. [6] enseigner. [7] le sud. [8] où est. [9] se trouvera.

## VIII

## LE JOUR DU MARCHÉ

C'est aujourd'hui samedi, et c'est le jour du marché. Allons-y, non pas pour acheter ou pour vendre, mais pour regarder. Au milieu d'une vaste[1] place les paysans et les paysannes ont étalé leur marchandise[2] et attendent les[3] acheteurs. Ici on vend du beurre, du fromage et des œufs ; ce sont les poules et les canards[4] qui pondent les œufs que nous mangeons. Là-bas je vois étalés par terre[5] des choux, de grosses carottes rouges, de la salade, et toutes sortes de légumes. Voici de longues[6] perches, le long desquelles sont suspendus des rangs d'oignons. Cette bonne vieille[7] assise sous un parapluie bleu vend des poulets, des oies et quelques

[1] grande. [2] leurs produits. [3] des. [4] The word "canes" is not often used. [5] sur la terre. [6] grandes. [7] Cette (vieille) bonne femme.

couples de pigeons. Acheteurs et vendeurs[8] font un vacarme à vous fendre les oreilles.[9] Nos ménagères aiment à marchander, et les paysans n'aiment pas à (rien) rabattre sur le prix. Il faut beaucoup de paroles pour conclure un marché.[10]

[8] Les acheteurs et les vendeurs. [9] à vous rompre la tête.
[10] une affaire.

## IX

## LES BRETONS

Les Bretons ont peine[1] à renoncer à leurs idées, à leurs habitudes,[2] à leur costume. S'ils sont aujourd'hui aussi Français que les Normands, ce n'est pas sans peine qu'ils le sont devenus. Le voisinage[3] de la mer en a fait de hardis marins. Sur ces plages, dans ces iles, sur ces rochers, près de ces flots presque continuellement[4] agités, vous trouverez partout des familles de pêcheurs qui sont plus souvent dans leur barque[5] que sur terre ferme, et qui aiment la mer comme une nouvelle patrie qui les a adoptés. Les enfants courent nu-pieds[6] au milieu des cailloux[7] et des coquillages, ramassant les crabes, les crevettes, les moules, et les petits poissons que la marée a laissés dans le sable; plus âgés, ils accompagnent en mer[8] leur(s) père(s) ou leurs frères. Tantôt la pêche a lieu près des côtes;[9] ils reviennent au bout d'un ou deux jours,[10] et leurs femmes vont vendre le poisson sur les[11] marchés du voisinage. Tantôt ils s'aventurent loin des côtes.[9]

[1] ont de la peine, de la difficulté. [2] usages. [3] La proximité.
[4] constamment. [5] bateau. [6] pieds nus.
[7] parmi les cailloux et les . . . [8] ils vont en mer avec.
[9] de la côte. [10] d'un jour ou deux. [11] aux.

## X

## PERCEVAL ET LES CHEVALIERS

Quand[1] les chevaliers parurent[2] dans la clairière où se trouvait[3] Perceval, quand il vit les cottes de mailles étincelantes, les casques éclatants, les lances, les boucliers dont le vernis vert et rouge reluisait au soleil, l'or et l'argent et l'azur, il fut rempli d'admiration, et il se mit[4] à genoux, en récitant toutes les prières qu'il savait. Celui qui était le chef de la troupe dit à ses compagnons : "Restez en arrière. Cet enfant est tombé à terre en nous voyant. Si nous marchions[5] tous vers lui, il mourrait de peur,[6] et il ne pourrait (pas) répondre aux questions que je veux lui faire." Les autres s'arrêtèrent, et lui, s'avançant vers Perceval, le salua doucement pour le rassurer : "N'aie pas peur,[7] (mon) enfant, lui dit-il.—Je n'ai pas peur, répondit Perceval ; mais, dites-moi, n'êtes-vous pas[8] Dieu ?—Moi ? non certes.—Qui êtes-vous donc ?—Je suis un chevalier.—Un chevalier ? Je ne sais (pas) ce que c'est ; je n'ai jamais vu de chevaliers ni n'en ai entendu parler. Mais que je voudrais vous ressembler, être ainsi vêtu et ainsi resplendissant !"

[1] Lorsque. [2] apparurent. [3] se tenait. [4] il tomba.
[5] avancions. [6] d'effroi. [7] Ne crains rien.
[8] est-ce que vous n'êtes pas.

## XI

## BLONDEL ET RICHARD CŒUR-DE-LION—I

Le duc d'Autriche tenait[1] le roi Richard en prison, et nul[2] n'avait de nouvelles de lui, hormis[3] seulement le duc et son conseil. Or le roi avait nourri[4] depuis l'enfance un menestrel qui s'appelait[5] Blondel. Ce menestrel se dit qu'il le chercherait par[6] tous (les) pays jusqu'à ce qu'il en eût

[1] retenait. [2] personne. [3] excepté.
[4] élevé. [5] appelé ; nommé. [6] dans.

des nouvelles ;[7] il se mit en route, et voyagea par[8] des pays étrangers pendant un an et demi ; mais nulle part il ne put apprendre de vraies nouvelles du roi. Il marcha tant, allant à l'aventure,[9] qu'il arriva en Autriche, et (il) vint droit au château où le roi était en prison. Il se logea chez une veuve, et lui demanda à qui était ce château si beau et si fort et si bien placé. Son hôtesse lui répondit qu'il était[10] au duc d'Autriche. "Dites-moi, mon hôtesse, continua Blondel, y a-t-il maintenant quelque[11] prisonnier dans ce château ?—Oui certes,[12] dit la bonne femme ; il y en a un depuis plus de quatre ans. Mais nous ne pouvons savoir[13] qui il est, car on le garde avec beaucoup de précautions, et nous croyons[14] que c'est quelque grand seigneur."

[7] eût des nouvelles de lui ; eût de ses nouvelles. [8] traversa.
[9] au hasard. [10] appartenait. [11] un ; aucun.
[12] Oui vraiment ; Mais oui. [13] apprendre. [14] pensons.

## XII

## BLONDEL ET RICHARD CŒUR-DE-LION—2

Lorsque[1] Blondel entendit ces paroles il (en) fut extrêmement joyeux, car il pensa qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Le lendemain matin il alla à l'église prier Dieu de l'aider. Puis il se rendit au château et se présenta devant le châtelain ; il lui dit qu'il était ménestrel et qu'il resterait volontiers avec lui. Il gagna bientôt les bonnes grâces de tous les gens du château, mais il ne put savoir[2] qui était le prisonnier. Un jour, pendant les fêtes de Pâques, il se promenait (tout) seul dans le jardin qui était près de la tour, et il se demandait si quelque hasard ne lui permettrait pas de voir le prisonnier. A ce moment le roi regarda par une meurtrière qui était dans la tour : il vit[3] Blondel et le reconnut. Il pensa aussitôt à se faire connaître de lui, et il se souvint d'une chanson[4] qu'il avait faite jadis[5] avec lui, et qu'eux deux étaient seuls à savoir.[6]

[1] Quand. [2] apprendre ; découvrir. [3] aperçut.
[4] il se rappela une chanson. [5] autrefois. [6] et que nul ne savait qu'eux deux.

Il se mit à en chanter le premier couplet, et aussitôt que[7] Blondel l'entendit il reconnut son maitre.

[7] dès que.

## XIII

### TROIS LAPINS—1

Guillaume avait trois lapins à livrer, mais comme il était fatigué et qu'il avait faim,[1] il entra à[2] une auberge. "Garçon, prenez ce lapin, et faites-le rôtir aussi vite que possible, entendez-vous ?" Le lapin fut rôti, et mangé avec beaucoup de plaisir par Guillaume, qui, en quittant l'auberge, pour rattraper le temps perdu, marcha rapidement jusqu'à ce qu'il eût accompli son trajet.[3] Il sonna à la porte de M. Brown,[4] et lui donna le panier ainsi que[5] la lettre qu'avait écrite son maitre. Quand il eut lu la lettre et qu'il ouvrit[6] le panier : "Qu'est ceci ? s'écria M. Brown ; la lettre de votre maitre fait mention de trois lapins.—Oui, monsieur, trois lapins.—Mais ce panier n'en contient que deux.—Oui, monsieur, deux lapins.—M. Robinson dit qu'il m'en envoie trois.—Oui, monsieur, trois lapins.—Eh bien, je n'en vois que deux, à ce qu'il me semble.—Oui, monsieur, deux lapins.—Vous ne me comprenez pas ; allons,[7] écoutez ce que je (vous) dis : ce sont deux lapins que vous m'apportez.—Oui, monsieur, deux lapins.—D'après cette lettre, il devrait y en avoir trois.—Oui, monsieur, trois lapins."

[1] mais étant fatigué et ayant faim. [2] dans. [3] arrivat au bout de son voyage. [4] Il sonna chez M. Brown. [5] avec. [6] et ouvert. [7] voyons.

## XIV

### TROIS LAPINS—2

— "Quel imbécile que ce garçon ! Tenez, retournez chez votre maitre et donnez-lui cette lettre. Et si vous connaissez une boutique où (l') on vende de l'esprit, entrez-y et achetez-en une provision. Cela ne vous fera pas de mal. Allez. . . ."

"Que veut dire ceci,[1] Guillaume? demanda son maître après avoir lu la lettre de son ami ; ne t'ai-je[2] pas dit il y a quelques heures de mettre trois lapins dans ce panier?—Oui, monsieur, trois lapins.—Mon ami m'écrit qu'il n'en a reçu que deux.—Oui, monsieur, deux lapins.—C'est étrange! Cependant tu devais lui donner,[3] avec mes compliments, trois lapins, n'est-ce pas?—Oui, monsieur, trois lapins.—Je te dis que mon ami Brown me fait savoir qu'il n'en a reçu que deux : entends-tu, crétin?—Oui, monsieur, deux lapins. —Quoi! encore? ganache! Mais ne t'ai-je[2] pas commandé de porter trois lapins?—Oui, monsieur, trois lapins.—En voilà assez. Quelque chose de certain,[4] c'est qu'il manque un lapin. Et peut-être que je ne me trompe pas de beaucoup, coquin, en supposant que tu l'as mangé pour ton déjeuner.—Ah! monsieur, vous n'êtes pas si sot que votre ami ; vous m'avez deviné."

[1] Qu'est-ce que cela veut dire. [2] ne t'avais-je. [3] remettre.
[4] Une chose est certaine.

## XV

## LA POUPÉE NEUVE[1]—1

Une caisse de bois[2] était posée sur une chaise ; la bonne[3] l'ouvrit. Sophie aperçut la tête blonde et frisée[4] d'une jolie poupée de cire ; elle poussa un cri de joie, et la saisit pendant que la bonne coupait les cordons[5] qui la retenaient[6] à la boite.[7] C'était la plus jolie poupée qu'elle eût jamais vue. Les[8] joues étaient roses[9] avec de[10] petites fossettes ; les[8] yeux (étaient) bleus et brillants. La[8] toilette était très simple : une robe de toile, une ceinture bleue, des bas de coton et des souliers noirs en cuir verni. Sophie l'embrassa plus de vingt fois, et, la tenant dans ses bras, elle se mit à sauter et à danser. Son cousin Paul, qui avait cinq ans, et qui était en visite chez Sophie, accourut (pour) voir ce qu'il y avait.[11]

[1] La nouvelle Poupée. [2] en bois. [3] la domestique. [4] bouclée.
[5] les ficelles. [6] qui l'attachaient. [7] à la caisse. [8] Ses, sa.
[9] Elle avait les joues roses. [10] des. [11] pour voir de quoi il s'agissait.

"Paul, regarde quelle jolie poupée m'a envoyée papa![12] s'écria Sophie.—Donne-la-moi, que je la voie mieux.—Non, tu la casserais.—Je t'assure que j'y prendrai bien garde;[13] je te la rendrai[14] tout de suite."

[12] papa m'a envoyée. [13] que je ferai bien attention. [14] je vais te la rendre.

## XVI

## LA POUPÉE NEUVE—2

Sophie donna la poupée à son cousin, en lui recommandant encore de prendre bien garde de la laisser tomber. Paul la regarda, la retourna de tous côtés, puis la remit à Sophie en secouant la tête. "Pourquoi secoues-tu la tête?—Parce que cette poupée n'est pas solide; je crains que tu ne la casses. —Oh! sois tranquille[1]; je vais la soigner tant,[2] que je ne la casserai jamais. Je vais demander à maman[3] d'inviter Marie et Jeanne à déjeuner avec nous, pour leur faire voir[4] ma jolie poupée.—Elles te la casseront.—Non, elles sont trop bonnes pour me faire de la peine[5] en cassant ma pauvre poupée."

Le lendemain, Sophie peigna et habilla sa poupée, parce que ses amies devaient venir. En l'habillant, elle la trouva pâle. "Peut-être a-t-elle froid,[6] dit-elle; je vais la mettre un peu au soleil." Et Sophie alla porter la poupée sur la fenêtre du salon.

[1] ne crains rien. [2] tant la soigner; je la soignerai tant; je la soignerai si bien; j'y ferai tellement attention. [3] prier maman.
[4] pour leur montrer. [5] du chagrin. [6] Peut-être qu'elle a froid; Elle a peut-être froid.

## XVII

## LA POUPÉE NEUVE—3

"Qu'est-ce que tu fais[1] à la fenêtre, Sophie? (lui) demanda sa maman.—Je veux réchauffer ma poupée, maman; elle a

[1] Que fais-tu.

très froid.—Prends garde ; elle va fondre [2] au soleil.—Oh non ! maman, il n'y a pas de danger : elle est dure comme du bois.—Mais la chaleur la rendra molle ; il lui arrivera [3] quelque malheur, je t'en préviens." [4] Sophie ne voulut pas croire sa maman ; elle posa [5] sa poupée au soleil, qui était brûlant. Au même instant elle entendit le bruit d'une voiture : c'étaient ses amies qui arrivaient. Elle courut au-devant d'elles : [6] Paul les avait attendues sur le perron. Quand elles entrèrent au salon, malgré leur impatience de voir la poupée, elles commencèrent par dire bonjour [7] à la maman [8] de Sophie. Elles allèrent ensuite [9] à la fenêtre : Sophie regarda sa poupée et se mit à pleurer : la poupée n'avait plus d'yeux, et sa figure était déjà [10] à demi [11] fondue !

[2] elle fondra. [3] il va lui arriver. [4] je t'en avertis. [5] elle mit. [6] à leur rencontre. [7] par souhaiter le bonjour. [8] la mère. [9] Puis elles allèrent ; Puis elles se dirigèrent vers la fenêtre. [10] et elle avait déjà la figure. [11] à moitié.

## XVIII

## LES MOUCHES

Sophie et son cousin Paul jouaient un jour dans leur chambre : ils s'amusaient à attraper les mouches qui se promenaient sur les carreaux de la fenêtre [1] ; à mesure qu'ils les attrapaient, ils les mettaient dans une petite boite en papier que leur avait faite le père [2] de Sophie. Quand ils en eurent attrapé beaucoup, Paul voulut voir ce qu'elles faisaient dans la boite. "Donne-moi la boite, dit-il à Sophie qui la tenait, nous allons regarder ce que font les mouches." Sophie la lui donna ; avec beaucoup de précaution ils entr'ouvrirent la petite porte de la boite. Paul mit l'œil contre l'ouverture [3] et s'écria : "Ah ! que c'est drôle ! comme elles se battent ! en voilà une qui arrache une patte à son amie . . . les autres sont en colère . . . en voilà une qui tombe. . . . —Laisse-moi regarder aussi, Paul," dit Sophie. Paul ne

[1] sur les vitres. [2] le papa. [3] Paul mit son œil à l'ouverture.

répondit pas et continua à regarder et à raconter[1] ce qu'il voyait. Sophie tira la boite et la déchira, et toutes les mouches s'envolèrent.

[1] à dire.

## XIX

## UNE VISITE IMPORTUNE

La porte s'ouvre, et un domestique essaie d'empêcher un jeune homme d'entrer. "Mais, encore une fois, monsieur, monsieur le marquis est à peine levé,[1] et n'est jamais visible à pareille heure.—C'est bien,[2] j'attendrai.—Ici! mais c'est impossible![3] le déjeuner est servi.—C'est pour affaire.—Pour affaire! raison de plus. Quand monsieur le marquis déjeune, il n'y a pour lui qu'une affaire au monde, c'est son déjeuner. Si monsieur veut passer dans le parc,[4] il y a au bord de l'étang[5] un bien joli monument . . .—Hein! vous dites?[6]—Je dis, monsieur, que monsieur le marquis va descendre, et que s'il vous trouve ici, il me chassera.[7]—C'est différent! . . . J'attendrai dans le parc.—(*à part*) C'est bien heureux! (*haut*) Monsieur veut-il que je le conduise[8] du côté de l'étang?—C'est inutile, je sais[9] le chemin.—Ah! . . . Quel nom annoncerai-je à monsieur le marquis?—Aucun; je repasserai[10] dans une heure.

[1] hors du lit. [2] Bien: Très bien. [3] mais il ne faut pas y songer!
[4] Si vous voulez passer dans le parc, monsieur.
[5] à côté de l'étang; près de l'étang. [6] qu'est ce que vous dites?
[7] il me donnera mon congé. [8] Voulez-vous que je vous conduise.
[9] je connais. [10] je reviendrai.

## XX

## UN LIVRE INTÉRESSANT

Mon cher oncle:—Vous ne pourriez rien me donner qui me fût plus agréable qu'un beau livre, et puisque vous voulez bien me le laisser choisir, permettez moi de vous

indiquer tout de suite mes préférences.[1] J'ai vu dernièrement chez un de mes camarades une géographie de la France que je lui envie : un gros volume plein de cartes et de gravures. Je l'ai feuilleté[2] avec plaisir ; avec combien plus de plaisir je le lirais s'il était à moi ! Mais n'est-ce pas abuser de votre bonté que d'oser vous demander un pareil présent ?

La géographie m'intéresse beaucoup, surtout celle de la France. Je me figurais[3] d'abord que notre pays tout entier était semblable à la contrée[4] que nous habitons : de grandes plaines coupées de routes et de canaux, des champs bien cultivés, des villes actives et industrieuses.[5] Mais on m'a appris à l'école qu'il offre une grande diversité d'aspects et de richesses, et ce qu'on nous a dit de quelques-unes de ses parties m'a inspiré le désir de connaître les autres. Si vous m'envoyez ce livre, je profiterai de mes vacances pour l'étudier à loisir.

[1] de vous dire tout de suite ce que je préfère. [2] parcouru.
[3] Je m'imaginais. [4] région. [5] affairées.

## XXI

## SUR LE GOÛT DES COMÉDIENS

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on représentait pour la première fois une comédie nouvelle. Les comédiens l'avaient trouvée[1] froide et ennuyeuse ; ils avaient même jugé[1] qu'on ne l'achèverait pas.[2] Ce fut sous cette impression qu'ils (en) jouèrent le premier acte, qui fut fort applaudi. Ceci[3] les étonna. Ils jouent le second acte ; le public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà nos acteurs tout déconcertés ! "Comment diable ! dit Rosomiro, cette comédie prend !" Enfin ils jouent le troisième acte, qui plut[4] encore davantage. "Je n'y comprends rien, dit Ricardo ; nous avons cru[5] que cette pièce ne serait pas

[1] jugée . . . pensé. [2] qu'on ne la jouerait pas jusqu'au bout.
[3] Cela. [4] qui fut apprécié. [5] nous croyions ; nous pensions.

goûtée, et vous voyez le plaisir qu'elle fait à tout le monde! — Messieurs, dit alors un autre comédien fort naïvement, c'est qu'il y a dedans mille traits d'esprit que nous n'avons[6] pas remarqués.

[6] n'avions.

## XXII

### UNE FÊTE COÛTEUSE

Un ambassadeur anglais[1] à Naples avait donné une fête charmante, mais qui n'avait pas coûté bien cher. On le sut,[2] et on se mit à dénigrer sa fête, qui avait d'abord beaucoup réussi. Il s'en vengea en véritable Anglais, et en homme à qui l'argent ne coûtait pas grand'chose. Il annonça une autre fête. On crut que c'était pour prendre sa revanche, et que la fête serait superbe.[3] On accourt, mais on ne trouve point[4] d'apprêts. Enfin on apporte un réchaud à esprit-de-vin. On s'attendait à quelque miracle. "Messieurs, dit l'ambassadeur, ce sont les dépenses, et non l'agrément, que vous recherchez dans une fête ; veuillez (bien) regarder : vous voyez ces dix billets (de banque) : ils sont de mille guinées chacun, payables à vue sur la banque d'Amsterdam." Il en fait un rouleau, allume l'esprit-de-vin, et les place dans[5] le réchaud. "Je ne doute pas, messieurs, que cette fête ne vous satisfasse, et que vous ne vous retiriez tous contents. Adieu, messieurs, la fête est finie."[6]

[1] d'Angleterre. [2] On vint à le savoir. [3] magnifique.
[4] pas. [5] sur. [6] terminée.

## XXIII

### RUSE D'UNE PETITE FILLE

Il est très commun de défendre aux enfants de jamais rien demander à table, comme si un morceau de ceci ou de cela

n'était pas facile à accorder ou à refuser,[1] sans torturer[2] sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguisée[3] par l'espérance. Voici comment s'y prit une fois, en ma présence, une petite fille de six ans, à qui il était rigoureusement défendu de jamais rien demander. Ce jour-là elle avait mangé de tous les plats, hormis[4] un seul, dont on avait oublié de lui donner, et qu'elle aimait beaucoup.

Elle ne voulait pas être accusée de désobéissance ; ainsi, avançant le doigt, elle passa en revue tous les plats, disant tout haut, à mesure qu'elle les montrait : "J'ai mangé de ça, de ça, de ça . . . ," mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avait pas mangé, que quelqu'un, s'en apercevant, lui dit : "Et de cela, en avez-vous mangé ?—Oh ! non," répondit[5] doucement la petite gourmande en baissant les yeux.

[1] n'était pas facilement (pas bientôt) accordé ou refusé. [2] faire mourir. [3] d'un désir aiguisé. [4] excepté ; un seul excepté. [5] reprit.

## XXIV

## L'ÉTIQUETTE DE LA TABLE

L'abbé Cosson me parlait d'un diner où il s'était trouvé à Versailles, quelques jours auparavant, avec des gens de (la) cour et des maréchaux de France. "Je parie, lui dis-je, que vous avez commis cent incongruités.—Comment ! répondit l'abbé Cosson, il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde. Quelle présomption ! Je parie que vous n'avez rien fait comme personne. Mais voyons, je me bornerai au diner. D'abord, qu'avez-vous fait de votre serviette en vous mettant à table ?—De ma serviette ? J'ai fait comme tout le monde : je l'ai dépliée, je l'ai étendue sur moi, et je l'ai attachée par un coin à ma boutonnière.—Eh bien, mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela ; on n'étale point sa serviette, on la laisse sur ses genoux. Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous avez mangé votre pain. Je l'ai coupé proprement avec mon couteau. —Eh ! on rompt son pain, on ne le coupe pas en morceaux."

## XXV

### LE CŒUR

Vous avez tous vu un cœur de mouton à l'étalage[1] du boucher. Votre cœur à vous[2] est à peu près de la même grosseur et de la même forme ; il est un peu plus gros que le[3] poing (fermé). Vous pouvez juger de sa force par la quantité de travail qu'on a calculé que le cœur d'un homme accomplit tous les jours.[4] Le cœur bat à peu près soixante-quinze fois par minute chez une grande personne,[5] et un peu plus vite chez un enfant. Ceci veut dire qu'il bat cent huit mille fois toutes les vingt-quatre heures. On a trouvé que le cœur d'un homme adulte accomplit[6] autant de travail toutes les vingt-quatre heures en envoyant[7] le sang à travers son[8] corps, que les muscles de ses jambes en font[9] lorsqu'il monte au sommet[10] d'une colline de plus de quinze cents pieds de haut.[11] Ce qu'il y a de plus merveilleux[12] peut-être, c'est que tous ces mouvements se font à notre insu.[13] Le cœur marche[14] sans cesse, jour et nuit, pendant tous les jours, toutes les années de notre vie

[1] l'étal. [2] Votre propre cœur. [3] votre. [4] chaque jour.
[5] un adulte ; une personne adulte. [6] fait. [7] en chassant.
[8] le. [9] qu'en accomplissent les muscles de ses jambes.
[10] à la cime ; jusqu'à la cime. [11] de hauteur ; haute de plus de 1500 pieds.
[12] Le plus merveilleux.
[13] sans que nous en sachions rien. [14] bat.

## XXVI

### UNE MINE DE HOUILLE

Il n'y a pas[1] de ville au soleil dont le plan soit plus scientifique et plus raisonné que celui de ces cités ténébreuses,[2] qui soit douée d'un réseau de circulation plus complet, où tout soit mieux combiné pour produire, au moins de frais possible, une plus grande somme d'effet utile. Toutes les

[1] Il n'est pas. [2] sombres cités.

galeries ont une pente soigneusement calculée pour faciliter le transport, atteindre au point voulu les richesses minérales, et assurer l'écoulement des eaux vers les puissantes machines qui maintiennent la mine à sec. Les ouvriers circulent de chaque côté de la voie ferrée, et il faut voir avec quelle rapidité ils se faufilent[3] le long des parois pour se rendre[4] à leur travail. L'accès des mines est aujourd'hui bien plus facile[5] qu'il ne l'était autrefois. Le diamètre des puits s'est élevé[6] de $2^m$, 50 il y a soixante ans à $3^m$, 25 et à 4 mètres à l'heure actuelle.[7] Et afin qu'aucune galerie n'ait plus de 900 à 1.000 mètres de longueur,[8] les puits ne sont distants entre eux[9] que de 1.800 à 2.000 mètres.

[3] se glissent. [4] aller. [5] bien plus facile (aisé) aujourd'hui.
[6] accru. [7] aujourd'hui. [8] de long.
[9] les puits ne sont éloignés les uns des autres.

## XXVII

## LES IMPÔTS

Il est certain que les impôts sont lourds: cependant, si nous n'avions à payer que ceux que le gouvernement nous demande, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément;[1] mais nous en avons une quantité d'autres beaucoup plus onéreux. Par exemple, notre paresse nous prend deux fois autant que le gouvernement, notre orgueil trois fois et notre imprévoyance quatre fois autant encore. Si le gouvernement exigeait de ses sujets la dixième partie de leur temps pour son service, on trouverait assurément cette condition fort dure: mais la plupart d'entre nous sont taxés, par leur paresse, d'une manière beaucoup plus tyrannique. Car si vous comptez le temps que vous passez dans une oisiveté absolue, c'est-à-dire à ne rien faire, vous trouverez que je dis vrai. Combien de temps ne donnons-nous pas au sommeil au delà de ce qui est nécessaire?[2] Avec de

[1] facilement. [2] au delà du nécessaire.

l'activité, nous faisons beaucoup plus avec moins de peine. La paresse rend tout difficile, mais le travail rend tout aisé.[3]

[3] facile.

## XXVIII

### UTILITÉ DES ÉCOLES

Nous nous glorifions de nos hôpitaux, de nos maisons de fous,[1] si larges[2] qu'on y mettrait[3] le tiers de Paris, de nos prisons, si belles qu'on y mettrait[3] facilement le second tiers, et de nos superbes[4] casernes où vit le dernier tiers, qui garde les deux autres. Les casernes, les hospices,[5] les prisons me paraissent beaucoup moins des monuments de notre prudence et de notre générosité, que des monuments qui accusent[6] notre égoïsme et notre imprudence. S'il y avait plus d'écoles, il y aurait moins de prisons et moins d'hospices. Des écoles[7] sont le salut de la société. On ne peut pas toujours donner à l'ouvrier le travail,[8] mais une société aussi puissante que la nôtre peut donner de l'éducation à tous ses enfants : elle peut apprendre à chaque homme à tirer le parti le plus complet de[9] toutes ses facultés.

[1] asiles d'aliénés. [2] grands. [3] qu'on pourrait y mettre.
[4] magnifiques. [5] hôpitaux. [6] qui trahissent.
[7] Les écoles. [8] du travail. [9] à tirer parti de.

## XXIX

### LE BONHEUR

Oh ! qu'elle a été grande et belle la destinée des hommes qui ont pu se dire à leur lit de mort : "Ma vie n'a pas été inutile ; je n'ai pas été un oisif fardeau sur la terre :[1] écrivain, j'ai instruit et consolé les hommes par mes œuvres :[2] homme d'État, j'ai servi ma patrie[3] par mes paroles et par mes

[1] sur terre. [2] ouvrages. [3] mon pays.

actes ; soldat, je l'ai défendu(e) et protégé(e)." Moins que cela ! Heureux celui qui a pu se dire : " J'ai donné aux hommes, à mes concitoyens, une invention utile ; je leur ai enseigné le moyen de conserver le poisson en le faisant sécher [4] à la fumée." Il n'y a pas de services trop petits pour être rendus [5] à l'humanité. La Hollande a élevé une statue de bronze au matelot [6] qui lui a enseigné [7] à sécher le hareng. Bienheureux [8] ceux qui ont été utiles à leurs semblables : ils ont rempli leur destinée ici-bas.

[4] en le séchant. [5] pour qu'on les rende. [6] marin.
[7] qui lui enseigna. [8] Heureux.

## XXX

## UTILITÉ DE LA LUMIÈRE ET DE L'AIR

Quelle que soit la maison que nous habitions, qu'elle soit grande ou petite, modeste ou riche, il faut qu'elle ait [1] de grandes et larges fenêtres, afin que la lumière, le gai soleil et l'air pur y entrent à flots.[2] La lumière et l'air, c'est [3] le seul luxe que puisse se donner la plus modeste chaumière, mais ce luxe, à lui seul,[4] vaut mieux que bien d'autres, puisqu'il entretient la santé et la vie. Là où la lumière n'entre pas, le médecin entre. Les petites fleurs, les herbes des champs, les plantes de toute espèce ne poussent [5] point [6] à l'ombre ; il leur faut le soleil pour qu'elles croissent et fleurissent.[7] Eh bien ! la plante humaine aussi a besoin de soleil : dans l'ombre elle s'attriste, se flétrit et dépérit. Ces larges fenêtres, on doit les ouvrir souvent. Celles des chambres à coucher doivent rester ouvertes tout le jour,[8] afin que l'air renfermé de la nuit précédente s'échappe et soit [9] remplacé par de l'air pur ; et il n'y a vraiment aucune raison pour que les fenêtres des chambres à coucher ne restent pas ouvertes la nuit aussi.

[1] elle doit avoir. [2] abondamment. [3] ce sont. [4] ce luxe seul.
[5] croissent. [6] pas. [7] elles ont besoin de soleil pour croître et fleurir. [8] toute la journée. [9] puisse s'échapper et être.

## XXXI

## LA VIE AU QUINZIÈME SIÈCLE

C'était dans la seconde moitié du quinzième siècle. Louis XI était roi de France, Édouard IV roi d'Angleterre, et Philippe, surnommé le Bon, régnait en Hollande où commence cette histoire.

Dans la petite ville de Tergou vivaient[1] deux époux appelés[2] Élie et Catherine. Élie faisait le commerce en gros et en détail des draps, des soieries,[3] de la toile, et surtout du cuir corroyé, matière fort estimée des gens économes parce qu'elle était si bonne à l'usage. Le ménage était à l'aise, et aurait été libre de tous soucis à l'égard de ce monde s'ils ne s'étaient occupés avec inquiétude de[4] leurs neuf enfants. Quelquefois[5] Élie et Catherine se regardaient et disaient : "Qui leur donnera du pain à tous[6] quand nous ne serons plus de ce monde ?"[7] Cependant, à force de prudence et de sacrifices les parents arrivèrent[8] à vêtir tous ces petits corps jusqu'au jour où l'aîné fut[9] assez âgé pour prendre son essor et gagner sa vie. Alors,[10] après lui, les jeunes gens, un à un, quittèrent la maison paternelle, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que trois.

[1] demeuraient, habitaient. [2] qui s'appelaient. [3] du drap, de la soie. [4] s'ils ne s'étaient inquiétés de. [5] Parfois. [6] Qui est-ce qui les nourrira tous. [7] ne serons plus là. [8] parvinrent. [9] jusqu'à ce que l'aîné fût. [10] Puis.

## XXXII

## LA NORMANDIE

La Normandie n'est pas une de ces régions dont il est possible de caractériser d'un mot la nature géographique. On y trouve[1] toutes les variétés de terrains, depuis les granits jusqu'aux craies et aux argiles, et, à l'exception de montagnes

[1] rencontre.

véritables, toutes les formes de relief, (la) colline, (le) plateau, (la) plaine et (la) vallée. Dans la Basse-Normandie, c'est[2] d'abord le Bessin, aux[3] vastes herbages couverts de pommiers ; puis la région de Caen, composée[4] de plaines unies et sèches, sans arbres, mais particulièrement propice à la culture des céréales ; enfin, la Vallée d'Auge, terrain mêlé de sable et d'argile,[5] où se trouvent[6] les herbages les plus célèbres de la France entière. Nulle part on ne rencontre (d')herbe plus savoureuse, ni de plus rapide croissance. "Perdez(-y) votre bâton le soir, sur un pré fauché, dit un proverbe, vous ne le retrouverez pas[7] le lendemain." Les bœufs prennent là[8] une richesse de formes et une finesse de chair inconnues ailleurs.

[2] il y a ; on trouve. [3] avec de. [4] qui se compose.
[5] terrain d'argile et de sable mêlés. [6] l'on trouve. [7] plus.
[8] y prennent ; y acquièrent.

## XXXIII

## LE QUATORZE JUILLET 1789—I

Un soleil radieux éclaira la matinée du 14 juillet. Vers dix heures, une députation de citoyens se présenta à la porte[1] de la Bastille et demanda à parler au gouverneur Delaunay. Celui-ci reçut les députés qui lui demandèrent, au nom du peuple, d'abaisser les ponts-levis de la prison et de faire retirer les canons de leurs embrasures. Delaunay répondit évasivement,[2] et les délégués se retirèrent. Vers (les) deux heures une foule immense de citoyens armés, accompagnée d'un bataillon de soldats, revint devant la Bastille. Cette fois, la forteresse était close,[3] en état de siège,[4] et en haut des tours[5] on voyait[6] la garnison sous les armes, les canons prêts à tonner. En un clin d'œil, les chaines du premier pont-levis furent brisées à coups de

[1] aux portes. [2] fit une réponse évasive (ambiguë). [3] fermée.
[4] prête à soutenir un siège. [5] sur les tours. [6] on pouvait voir.

hache, et le peuple pénétra dans ce qu'on appelait l'avant-cour, où étaient situés[7] l'hôtel[8] du gouverneur et divers autres bâtiments. Une vive fusillade s'engagea[9] aussitôt entre les défenseurs de la Bastille et le peuple.

[7] où se trouvaient. [8] la résidence. [9] commença.

## XXXIV

### LE QUATORZE JUILLET 1789—2

Tout à coup,[1] la lueur d'un incendie brilla, et une épaisse fumée[2] cacha les assiégeants aux assiégés : c'était l'hôtel du gouverneur qui brûlait. Le peuple y avait mis le feu à l'aide de voitures[3] de paille amenées du dehors. En face était le pont-levis que tant de gens n'avaient franchi qu'une fois. Il fallait le démolir pour pénétrer dans la forteresse. Le peuple amena du canon[4] pour l'abattre et prendre ensuite la place[5] d'assaut. Quatre-vingts hommes environ[6] formaient toute la garnison de la Bastille ; ils étaient armés, mais ils avaient fort[7] peu de munitions, et les boulets qu'on avait montés en toute hâte sur les plates-formes des tours n'étaient pas même du calibre des pièces.[8] Le gouverneur était au milieu de ses hommes ; voyant la situation désespérée, il s'avança vers un baril de poudre avec une torche allumée. Deux officiers s'élancèrent sur[9] lui et retinrent son bras, sauvant ainsi la vie à dix mille personnes peut-être. Une rapide délibération[10] eut lieu ; on décida d'arborer le drapeau blanc et de se rendre. Quelques instants après, le pont-levis s'abaissait[11] et les Parisiens purent pénétrer dans la Bastille.

[1] Soudain. [2] une fumée épaisse. [3] charretées. [4] des canons. [5] la forteresse. [6] Quelque quatre-vingts hommes. [7] très. [8] du même calibre que les pièces. [9] vers. [10] une délibération rapide. [11] s'abaissa.

## XXXV

## LA CAMPAGNE D'ITALIE

Les soldats de la République, en 1796, avaient conservé [1] l'élan et l'enthousiasme qui les avaient rendus célèbres ; [2] la [3] confiance que donne la victoire ajoutait encore à leur valeur. Mais ils manquaient de tout : de vêtements, de vivres, de munitions. Telle était l'armée d'Italie à laquelle Bonaparte adressa sa première proclamation quand il en prit le commandement. "Soldats," leur dit-il, "vous êtes mal nourris et presque nus ; le gouvernement vous doit beaucoup, mais ne peut rien pour vous ; votre patience et votre courage vous honorent, mais ne vous procurent ni gloire ni avantage. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines [4] du monde : vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces ; vous y trouverez honneur, gloire et richesse. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage ?" Alors commença une étonnante campagne.[5] Quatre armées autrichiennes furent successivement écrasées,[6] la Lombardie fut conquise, et Bonaparte poursuivit sa marche sur Vienne sans avoir éprouvé [7] un seul échec.[8]

[1] conservaient encore. [2] fameux. [3] *Not* "cette," when the noun is followed by an adjectival clause. [4] dans les plaines les plus fertiles. [5] une campagne étonnante. [6] furent écrasées l'une après l'autre. [7] essuyé. [8] revers.

## XXXVI

## LA RETRAITE DE RUSSIE

La retraite fut épouvantable.[1] Napoléon se dirigea vers le sud, mais après la bataille de Malo Iaroslavetz, il dut reprendre [2] la route de Smolensk, à travers un pays sans provisions. Le climat était déjà très rigoureux : le thermomètre descendit jusqu'à $-30°$. Le froid, la fatigue et la faim

[1] terrible. [2] il dut de nouveau prendre.

firent beaucoup de victimes. De plus, les Russes poursuivaient nos soldats, les harassaient sans cesse, les forçaient[3] continuellement à combattre.[4] Quand Napoléon arriva à Smolensk (13 novembre), il n'avait plus que[5] 40,000 hommes valides. Comme les vivres que l'on avait accumulés dans cette ville avaient été pillés, l'armée connut[6] de terribles souffrances.[7] L'épisode le plus désastreux fut le passage de la Berezina. Deux ponts y furent jetés par les pontonniers du général Éblé, qui travaillaient dans l'eau, nus jusqu'à la ceinture. L'armée passa en désordre, laissant derrière elle quinze mille traînards, hommes, femmes et enfants, dont la plupart furent tués par l'ennemi. A partir de ce moment la retraite devint une déroute sans nom.

[3] obligeaient. [4] à livrer bataille. [5] il ne lui restait plus que. [6] endura ; éprouva. [7] des souffrances terribles.

## XXXVII

### L'ALLEMAGNE EN 1813

L'Allemagne, réorganisée et simplifiée par Napoléon, avait pris conscience d'elle-même. Combattant sous le même drapeau, les hommes des différents pays germaniques avaient senti naître en eux l'idée d'une patrie commune. Ce mouvement vers l'unité, ce sentiment de l'indépendance furent donnés par la Prusse. Écrasée à Iéna et mutilée à Tilsitt,[1] la Prusse avait voué à Napoléon une haine farouche, et aussitôt après la paix de 1807 elle prépara la revanche. Elle réorganisa silencieusement son armée, développa l'instruction publique, éveilla la nation allemande et excita la population contre la France en lui parlant d'indépendance et de liberté. Aussi, quand les débris de la Grande Armée entrèrent en Allemagne au commencement de 1813, se produisit[2] un universel mouvement national : tous se soulevèrent avec enthousiasme pour marcher contre l'ennemi commun : une sixième Coalition se forma.

[1] Tilsit. [2] se produisit-il.

## XXXVIII

### ÉPISODE DE LA GUERRE DE 1870

Au mois d'août 1870, aussitôt après la déclaration de guerre faite à la Prusse,[1] les armées françaises se portèrent sur la frontière. L'avant-garde, commandée par le maréchal[2] de MacMahon, se heurta près de Reichshoffen à une armée allemande trois fois plus[3] forte. Une grande bataille s'engagea, et malgré la valeur admirable des Français, elle leur fut désastreuse. A la fin de la journée ils allaient être anéantis. Alors MacMahon se résolut à sacrifier[4] une partie de ses hommes pour sauver les autres, et par son ordre le 8e régiment de cuirassiers se lança[5] sur les canons ennemis.[6] La mort les attendait, et cependant aucun n'hésita. Le colonel salua le maréchal de son épée, et conduisit ses hommes à une charge aussi brillante qu'héroïque. Leur dévouement arrêta l'armée allemande et sauva ce qui restait des troupes françaises. Mais vingt-sept cuirassiers seulement échappèrent[7] à la mort.

[1] après que la guerre eut été déclarée à la Prusse.
[2] sous les ordres du maréchal. [3] aussi.
[4] résolut (décida) de sacrifier. [5] se jeta.
[6] les canons de l'ennemi. [7] échappèrent seuls.

## XXXIX

### L'UNITÉ FRANÇAISE

Il n'est pas[1] un[2] peuple en Europe qui soit le produit d'éléments plus divers que la France. Il n'en est pas qui ait acquis une unité plus solide.[3] Chez les Français, pour citer la belle parole[4] de Michelet, "l'histoire a effacé la géographie." C'est l'histoire qui a fait de la France une patrie. C'est la vie en commun sous les mêmes institutions, issues[5] de nécessités politiques et sociales identiques, c'est

[1] Il n'y a pas. [2] de. [3] forte. [4] les belles paroles. [5] nées.

le souvenir des bons et des mauvais jours vécus sous le même drapeau, des mêmes joies et des mêmes deuils,[6] qui créent le lien de la patrie, plus encore que[7] la race et que la langue.

L'histoire nationale date de l'établissement en Gaule des Francs, les alliés et les protégés de l'Église. Ils donnèrent au pays qui les appela et les adopta, leur nom et leurs rois à la longue chevelure. Mais cette conquête—s'il faut lui laisser ce nom—fut trop superficielle pour changer la langue des Gallo-Romains et (pour) bouleverser[8] les institutions romaines. Peu à peu, cependant,[9] une lente révolution se fit dans le système de la propriété, le gouvernement central se relâcha,[10] et le système féodal s'établit sur le sol de la France.

[6] douleurs. [7] bien plus que. [8] renverser. [9] toutefois. [10] fut relâché.

## XL

## QU'EST-CE QU'UNE NATION ?

Que faut-il[1] entendre par une nation ? Sur ce point il y a en Europe deux écoles. Pour l'une, la nation est l'ensemble[2] des hommes qui veulent[3] faire partie d'un même État : c'est donc aux habitants d'un pays à décider à quelle nation ils appartiendront : la nation n'existe que par la volonté de ses membres. L'autre école déclare que la nation est formée[4] par la race, et indépendante de la volonté des hommes : les gens de la même race doivent être réunis, quand même ils ne le voudraient pas. La théorie des nationalités volontaires est surtout française : la France l'a appliquée[5] en 1861 : avant d'annexer la Savoie et le comté de Nice, elle a fait voter l'annexion par les habitants. La théorie des races a eu des partisans surtout en Allemagne et en Russie ; on appelle pangermanistes ceux qui veulent[6] réunir en un État tous les peuples de race germanique.

[1] Que doit-on. [2] la totalité. [3] désirent. [4] constituée. [5] l'appliqua . . . fit voter. [6] voudraient.

# DEUXIÈME SECTION

## XLI

## SANDFORD ET MERTON—1

Tommy Merton avait six ans; Harry Sandford en avait autant.[1] Ils avaient tous deux un bon naturel.[2] Toutefois la manière dont ils avaient été élevés[3] avait rendu ces deux garçons très différents l'un de l'autre. Tandis que Tommy, l'enfant gâté d'un riche gentilhomme, était volontaire et ignorant, Harry, un robuste fils de fermier, était intelligent et éveillé.[4] Il savait lire et écrire. Son précepteur était M. Barlow,[5] le pasteur de la paroisse, qui devait maintenant entreprendre[6] l'éducation de Tommy Merton.

Le lendemain de l'arrivée de Tommy au presbytère, dès que le déjeuner fut terminé, M. Barlow les emmena au jardin, lui et Harry; arrivé là, il prit lui-même une bêche, et donnant à Harry une houe, ils commencèrent[7] tous les deux à travailler avec ardeur. "Quiconque mange, dit M. Barlow, doit[8] travailler, c'est pourquoi Harry et moi, nous travaillons un peu au jardin tous les jours. Voici mon parterre,[9] et voilà le sien.[9] Maintenant, Tommy, s'il vous plait de vous joindre à nous, je vais vous démarquer un carré."

[1] H. S. le même age.
[2] Tous deux étaient foncièrement bons.
[3] leur éducation première.
[4] gai; vif.
[5] Il était l'élève de M. B.
[6] se charger de.
[7] ils se mirent.
[8] Tous ceux qui mangent, . . . doivent.
[9] ma planche, . . . la sienne; mon carré, . . . le sien.

## XLII

## SANDFORD ET MERTON—2

"Non vraiment, dit Tommy d'un ton boudeur; je suis gentilhomme, et il ne me plait pas de peiner[1] comme un

[1] de me tuer au travail.

garçon de charrue. — Comme vous voudrez, monsieur le gentilhomme, dit M. Barlow ; mais Harry et moi, qui ne dédaignons pas de nous rendre utiles, nous allons nous occuper de notre travail."

Au bout de deux heures à peu près, M. Barlow dit qu'il était temps de cesser, et conduisit[2] Harry à[3] un pavillon très agréable, où prenant une assiette de belles cerises mûres, il les partagea avec Harry. Tommy, qui avait suivi, et qui s'attendait à recevoir sa part, en voyant que M. Barlow ne s'occupait pas de lui,[4] ne put (pas) contenir plus longtemps sa colère,[5] et eut une violente crise de sanglots et de larmes.[6] "Qu'est-ce que vous avez ?"[7] dit froidement M. Barlow. Tommy le regarda d'un air maussade, mais ne fit pas de réponse.[8] "Oh ! monsieur, s'il ne vous plait pas de me répondre, libre à vous de vous taire ;[9] personne n'est obligé de parler ici." A ces paroles, Tommy fut encore plus décontenancé,[10] et ne pouvant dissimuler sa colère, sortit du pavillon en courant.

[2] emmena. [3] dans. [4] ne faisait pas attention à lui.
[5] ne put (pas) se contenir plus longtemps.
[6] et se mit à sangloter et à pleurer de toutes ses forces.
[7] Qu'avez-vous ? [8] ne répondit pas.
[9] vous pouvez garder le silence.
[10] T. perdit de plus en plus contenance.

## XLIII

## SANDFORD ET MERTON—3

Quand toutes les cerises furent mangées, "Venez, Harry, dit M. Barlow, nous allons maintenant faire une promenade. Ils sortirent donc se promener dans les champs, où M. Barlow fit observer à Harry plusieurs sortes de plantes, lui disant[1] le nom et la nature de chacune. Dès qu'ils furent rentrés,[2] ils allèrent tous les deux dîner. Tommy entra, et ayant faim, il allait[3] s'asseoir à table avec eux : mais M. Barlow l'arrêta, et

[1] et lui dit. [2] Aussitôt rentrés. [3] il était sur le point de

dit : "Non, monsieur : comme vous êtes trop grand seigneur pour travailler, il ne nous plaît pas, à nous qui ne le sommes pas, de travailler pour les paresseux." Là-dessus Tommy se retira dans un coin, en pleurant comme si son cœur allait se fendre, mais plutôt de chagrin que de colère, car il voyait bien que personne ne faisait attention à sa mauvaise humeur. Mais Harry leva les yeux sur[4] M. Barlow, et dit : "S'il vous plaît, monsieur, puis-je disposer à mon gré de ma part du dîner ? —Mais oui, certainement, mon enfant.—Alors, dit-il en se levant, je vais la donner tout entière[5] à Tommy, qui en a plus besoin que moi."

[4] vers. [5] je vais tout donner

## XLIV

## LE JARDIN INACCESSIBLE

Alice s'agenouilla et aperçut au bout du couloir le plus beau jardin qu'on ait jamais vu. Comme elle avait envie de sortir de cette salle obscure, et de se promener parmi ces plates-bandes de fleurs aux couleurs vives et ces fontaines fraîches ! mais elle ne pouvait pas même passer la tête par la porte ; "et quand (bien) même ma tête passerait, pensa la pauvre Alice, cela ne servirait pas à grand'chose sans mes épaules. Oh, comme je voudrais pouvoir me refermer comme une longue-vue ! Je crois[1] que je le pourrais, si je savais seulement comment m'y prendre." Car, voyez-vous, il était arrivé dernièrement tant de choses singulières qu' Alice commençait à croire qu'il y avait fort peu de choses (qui fussent) vraiment impossibles.

Il semblait inutile de rester à attendre[2] auprès de la petite porte ; elle retourna donc vers[3] la table, avec le vague espoir d'y trouver[4] une autre clef :[5] . . . cette fois elle y trouva une petite bouteille.

[1] Il me semble. [2] inutile d'attendre. [3] revint donc à
[4] espérant à moitié y trouver. [5] encore une clef.

## XLV

### UN SINGULIER VALET DE PIED

Alice s'avança timidement jusqu'à la porte, et (y) frappa. "Ce n'est pas la peine[1] de frapper, dit le Valet de pied, et cela pour deux raisons. D'abord, parce que je suis du même côté de la porte que vous, et ensuite, parce qu'ils font un tel tapage à l'interieur,[2] qu'il serait impossible qu'on vous entende."[3] . . . "S'il vous plait, alors,[4] dit Alice, que dois je faire pour entrer?[5]—Il y aurait peut-être quelque raison de frapper, continua le Valet de pied, sans l'écouter,[6] si nous avions la porte entre nous. Par exemple, si vous étiez à l'interieur, vous pourriez frapper, et je pourrais vous ouvrir. . . ." Il avait les yeux levés[7] vers le ciel tout le temps qu'il parlait, et Alice pensa que c'était vraiment[8] malhonnête (de sa part). "Mais peut-être qu'il ne peut pas s'en empêcher,[9] se dit-elle (en elle-même), il a les yeux si près du haut de la tête. Mais il pourrait repondre aux questions dans tous les cas.—Comment faire pour entrer? répéta-t-elle tout haut.—Je vais rester assis ici, fit[10] le Valet de pied, jusqu'à demain. . . ." A ce moment la porte de la maison s'ouvrit.

[1] Il est absolument inutile. [2] parce qu'ils font tant de bruit là dedans. [3] entendît. [4] Alors s'il vous plait. [5] comment entre-t-on? [6] sans faire attention à elle. [7] Il levait les yeux. [8] décidément. [9] qu'il n'y peut rien. [10] dit; remarqua.

## XLVI

### L'ENTRÉE DU REPAIRE DE LA SORCIÈRE

La Sorcière quitta le sentier et fit quelques pas à travers le pré. Elle arriva ainsi à un ruisseau, dans le lit duquel se trouvait une large[1] pierre blanche. Elle se baissa et toucha la pierre avec la pointe[2] de la baguette qu'elle

[1] grande; grosse. [2] l'extrémité; le bout.

portait ; il sembla aux enfants qu'elle marmottait[3] quelque chose, mais ils ne purent entendre au juste ce que c'était. L'instant d'après, la pierre se souleva lentement, et l'eau coula de chaque côté. Sous la pierre il y avait un escalier. La Sorcière prit Doris sous[4] un bras et Dulcie sous[4] l'autre et mit le pied sur l'escalier ; en même temps[5] la pierre se rabattit lentement et le ruisseau se remit à couler[6] par-dessus comme auparavant. La Sorcière continua à descendre, toujours portant les enfants, jusqu'à ce qu'elle arrivât[7] à une porte de fer, devant laquelle était assis un gros crapaud jaune. Au moment où elle arrivait en bas,[8] il se leva sur ses pattes de derrière et s'inclina, une main sur le cœur. "Ouvre," dit la Sorcière, en lui tendant une clef. Le crapaud prit la clef et ouvrit la porte : les enfants aperçurent un long couloir, au bout duquel il y avait une grande pièce.

[3] disait. [4] sur . . . sur. [5] au même instant. [6] le ruisseau coula.
[7] et elle arriva enfin. [8] Comme elle descendait.

## XLVII

## LE RETOUR DE L'ONCLE

Les deux enfants attendaient avec impatience des nouvelles de leur oncle, qu'ils n'avaient pas vu depuis longtemps. Grande fut donc leur surprise lorsque, étant assis à prendre le thé, ils entendirent frapper à la porte, et virent aussitôt entrer leur oncle. Ils coururent à sa rencontre avec des cris de joie, et les voilà bientôt sautant[1] autour de lui, en lui faisant toutes sortes de questions, auxquelles il était absolument impossible au pauvre oncle de répondre. "Attendez un peu, mes enfants, dit-il ; j'ai fait un long voyage aujourd'hui, je suis fatigué et je meurs de faim ;[2] quand je me serai reposé un peu, je vous raconterai quelques-unes de mes aventures." Enchantés de cette promesse, les enfants

[1] ils se mirent bientôt à sauter. [2] et j'ai faim.

se tinrent[3] bien tranquilles jusqu'à la fin du thé.[4] Alors ils approchèrent le fauteuil du feu,[5] et dès que leur oncle fut[6] assis, ils lui grimpèrent sur les genoux, réclamant avec impatience les histoires[7] promises.

[3] les enfants restèrent.
[4] du repas ; jusqu'à ce que le thé (le repas) fut fini (eut pris fin).
[5] tout près du feu. [6] se fut. [7] aventures.

## XLVIII

## UN CHIEN DE CONFIANCE

Un Anglais qui voyageait sur le Continent tira sa bourse un matin pour voir si elle contenait assez d'argent pour une excursion qu'il se proposait de faire. Il quitta son logement, laissant derrière lui un chien de confiance. Pendant son dîner[1] il tira sa bourse pour payer[2] l'addition, et s'aperçut qu'il lui manquait[3] une pièce d'or. Le soir, lorsqu'il rentra, son domestique lui apprit[4] que le chien paraissait fort[5] malade, car on ne pouvait lui faire prendre aucune nourriture. Le voyageur alla voir aussitôt ce qu'avait son favori ; il ne fut pas plus tôt entré dans la pièce que[6] le fidèle animal[7] courut à lui et déposa à ses pieds la pièce perdue. Puis il dévora (avidement) la nourriture déposée à terre à son intention. La vérité, c'est que le monsieur avait laissé tomber la pièce le matin, et que le chien l'avait ramassée. Il avait gardé le souverain[8] dans sa gueule, craignant même de manger de peur de perdre la propriété[9] de son maître avant d'avoir l'occasion de restituer la pièce.[10]

[1] Pendant qu'il dînait. [2] régler. [3] qu'il avait perdu.
[4] En rentrant le soir il apprit de son (sa) domestique. [5] très.
[6] dès qu'il entra (fut entré) dans la pièce ; dès son entrée dans la pièce.
[7] la . . . bête. [8] Il l'avait gardée. [9] le bien. [10] de la (lui) restituer.

## XLIX

### LE RETOUR DE RIP VAN WINKLE

"Comment vous appelez-vous, ma bonne dame?" demanda-t-il.—"Judith Gardenier."—"Et comment s'appelait votre père?"—"Ah! le pauvre homme! Il s'appelait Rip van Winkle; mais il y a vingt ans qu'il est parti de la maison avec son fusil, et qu'on n'en a plus entendu parler. Son chien est rentré[1] sans lui, mais s'est-il tué (d'un coup de fusil), ou a-t-il été enlevé par les Peaux Rouges, c'est ce que personne ne saurait dire. Je n'étais alors qu'une petite fille."[2] Il ne restait plus à Rip[3] qu'une question à poser,[4] mais il le fit d'une voix défaillante: "Où est votre mère?"—"Oh! elle aussi, elle est morte[5] il n'y a pas longtemps." Le brave homme ne put se contenir plus longtemps. Il prit dans ses bras sa fille avec l'enfant qu'elle portait. "Je suis ton[6] père! cria-t-il, le jeune Rip van Winkle autrefois,[7] le vieux Rip van Winkle maintenant. Est-ce que personne ne reconnaît le pauvre Rip?" Ils restèrent tous bouche bée[8] jusqu'à ce qu'une bonne vieille, après l'avoir dévisagé (pendant) un instant, s'écria: "C'est bien vrai! c'est Rip van Winkle, c'est lui-même! Vous êtes[9] le bienvenu, mon vieux voisin. Mais qu'êtes-vous devenu depuis vingt ans?"

[1] revenu. [2] J'étais toute petite alors. [3] Rip n'avait plus.
[4] faire. [5] est morte aussi. [6] votre.
[7] jadis. [8] ébahis. [9] Soyez.

## L

### LESAGE ET LA DUCHESSE DE BOUILLON

Le célèbre écrivain français Lesage, l'auteur des *Aventures de Gil Blas de Santillane*, écrivit[1] aussi, entre autres ouvrages, une comédie intitulée *Turcaret*. Le but de la[2] pièce était d'exposer la rapacité odieuse des fermiers généraux ou financiers, qui s'enrichissaient par les moyens les plus vils

[1] produisit. [2] cette.

et les exactions les plus cruelles. Ces gens, comprenant la portée de la nouvelle pièce, usèrent [3] contre elle de toute leur influence, et réussirent à en retarder (pendant) quelque temps la représentation, mais finalement elle fut [4] jouée avec beaucoup de succès. Quelques jours avant la première représentation, le poète consentit à lire sa pièce devant un cercle [5] choisi, à l'Hôtel de Bouillon,[6] mais, retenu par un procès, il arriva assez tard. Lorsqu'il voulut s'excuser,[7] la duchesse de Bouillon l'écouta avec une froideur hautaine, et lui fit observer qu'il avait fait perdre deux heures aux invités. "Oh ! la perte est facile [8] à réparer, madame, répliqua Lesage, je ne lirai pas ma comédie, et vous rattraperez ainsi le temps perdu." Il quitta l'Hôtel, et ne voulut jamais consentir à [9] remettre les pieds chez la duchesse.

[3] se servirent. [4] mais elle finit par être. [5] un auditoire.
[6] à l'Hôtel de Bouillon, devant un cercle choisi. [7] faire ses excuses.
[8] c'est une perte facile.
[9] et on ne put jamais lui persuader de.

## LI

## PHILANTHROPIE PERDUE

M. Rowland Hill, dans sa jeunesse, parcourait à pied la région des Lacs, lorsqu'il vit un jour le facteur remettre une lettre à une femme à la porte [1] d'une chaumière. La femme la retourna, l'examina, puis la rendit (au facteur), en disant qu'elle ne pouvait pas payer le port, qui était d'un schelling. En apprenant que la lettre venait de son frère, M. Hill en paya le port, malgré la répugnance manifeste de [2] la brave femme. Aussitôt le facteur disparu,[3] elle montra à M. Hill comme quoi son argent était perdu, en ce qui la concernait. La feuille était blanche. Il était convenu entre son frère et elle que tant qu'il irait bien, il lui enverrait ainsi une feuille blanche tous les trois mois, et elle avait ainsi de ses nouvelles sans frais de poste.

[1] sur le seuil. [2] malgré le peu de désir qu'en témoigna.
[3] Dès que le facteur fut hors de vue.

## LII

## SAGACITÉ D'UN JEUNE GARÇON—1

Au cours de l'hiver[1] de 1790, pendant[1] qu'un certain nombre de jeunes garçons patinaient sur un lac dans une partie[2] reculée du Yorkshire, la glace vint à se rompre à une distance considérable du rivage, et un des enfants eut le malheur d'être précipité dans l'eau. Il n'y avait dans le voisinage aucune maison où l'on pût se procurer des cordes, ou le secours de personnes plus âgées, et les garçons craignaient de s'aventurer[3] pour sauver leur compagnon qui se débattait. Ils avaient naturellement peur[4] que là où la glace avait cédé, elle ne cédât (peut-être) de nouveau, et n'en mît encore d'autres en danger. Dans cette situation périlleuse,[5] l'un d'entre eux, plus avisé que les autres, eut l'idée d'un[6] expédient qui, par sa conception scientifique, aurait fait honneur à la jeunesse d'un Watt ou d'un Archimède.

[1] Pendant . . . alors qu'un. [2] une région. [3] de s'aventurer à la légère.
[4] Ils craignaient naturellement. [5] critique et alarmante.
[6] proposa un.

## LIII

## SAGACITÉ D'UN JEUNE GARÇON—2

Peut-être se souvenait-il[1] d'avoir observé que tandis qu'une planche crèvera[2] une mince couche de glace si on l'y pose perpendiculairement,[3] la même planche, couchée horizontalement sur la glace, y trouvera[2] un ferme appui, et permettra même d'y marcher ; appliquant avec beaucoup d'habileté[4] et de présence d'esprit au danger qui les confrontait[5] le principe évident de cette différence, il proposa à ses compagnons de se coucher à plat ventre sur la glace, l'un derrière l'autre, et, chacun poussant celui qui serait devant lui, d'atteindre ainsi

[1] Il se souvenait peut-être. [2] cédera . . . trouvera ; offre.
[3] verticalement. [4] de finesse. [5] au danger présent.

le trou[6] où leur camarade continuait à se débattre[7]; et il s'offrit héroïquement à être lui-même le premier de la chaîne. Ce plan fut adopté aussitôt,[8] et à la grande joie des enfants et de leur brave petit chef, ils réussirent à sauver leur compagnon au moment où, succombant à la terreur et à la fatigue, il se trouvait[9] incapable de faire un effort de plus pour se sauver lui-même.

[6] jusqu'au trou. [7] se débattait toujours. [8] sur-le-champ.
[9] il allait se trouver.

## LIV

### LA MAIN—1

L'organe du toucher, considéré dans la main (qui en est le siège principal), est sous bien des rapports le plus merveilleux[1] des sens. Les organes des autres sens sont passifs; seul, l'organe du toucher est actif. L'œil, l'oreille et la narine restent simplement ouverts: la lumière; le son et le parfum y entrent, et nous sommes forcés[2] de voir, d'entendre et de sentir; mais la main choisit ce qu'elle veut toucher, et touche ce qui lui plaît. Elle écarte[3] les objets qui lui déplaisent,[4] et appelle à elle les choses qu'elle désire; elle diffère[5] en cela de l'œil, qui a souvent à[6] contempler des spectacles horribles dont il ne peut se détourner; de l'oreille, qui ne peut échapper au supplice des sons discordants; et de la narine, qui ne peut se garantir des odeurs désagréables.[7] Qui plus est,[8] non seulement la main pourvoit à ses propres besoins, mais lorsque les autres organes des sens ne peuvent plus servir,[9] elle se charge de[10] leurs fonctions.

[1] admirable. [2] obligés. [3] repousse (loin d'elle).
[4] qu'elle n'aime pas. [5] différant. [6] qui est souvent obligé de.
[7] infectes. [8] De plus. [9] sont hors de service.
[10] elle prend sur elle de remplir.

## LV

### LA MAIN—2

. . . . Que ne fait-elle pas ? Que n'a-t-elle pas accompli ? [1] Une machine à vapeur n'est qu'une main plus grande, faite par la petite main de l'homme pour augmenter [2] sa puissance. . . . Tous nos énormes canons et autres engins de guerre, si efficaces pour massacrer [3] nos semblables, ne sont que la main de Caïn faite plus grande, plus forte et plus sanglante. Qu'est-ce encore qu'un [4] navire, un chemin de fer, un phare, ou un palais ? Que sont, à vrai dire, un ville [5] entière, tout un continent de villes, toutes les villes du globe, que dis-je ! qu'est-ce que le globe même,[6] en tant que transformé par l'homme, sinon l'œuvre de cette main de géant au moyen de [7] laquelle la race humaine, agissant comme un seul homme tout-puissant, a accompli sa volonté ? Quand je songe à tout ce que la main humaine a exécuté, à tout ce que les mains humaines ont fait de bien et de mal, je lève ma main et je la contemple avec une admiration craintive. Quel instrument de bien ! [8] Et quel instrument de mal ! [8] Et tout le long du jour elle n'est jamais désœuvrée.[9]

[1] oh. [2] [illegible]. [3] tuer ; égorger. [4] [illegible] qu'un. [5] Qu'est-ce, à vrai dire, qu'une ville. [6] lui-même. [7] [illegible]. [8] pour faire le bien . . . pour faire le mal. [9] oisive.

## LVI

### LE CHATEAU FATAL

L'apparition s'avança et dit d'une voix soumise : "Ne craignez rien, madame, je ne vous ferai aucun [1] mal." Isabelle, un peu encouragée par les paroles et par le ton [2] de l'étranger, et se rappelant [3] que ce devait être la personne qui avait ouvert la porte, se sentit suffisamment rassurée [4] pour répondre : "Monsieur, qui que vous soyez, ayez pitié d'une

[1] pas de. [2] et par le ton. [3] se souvenant. [4] se sentit assez.

malheureuse princesse dont le péril est extrême; aidez-moi à m'échapper de ce château fatal; sinon, dans quelques instants il se peut que mon malheur soit irrémédiable."[5] "Hélas, dit l'étranger, que puis-je faire pour vous aider? Je donnerai volontiers ma vie pour vous défendre, mais je ne connais pas le château, et je veux . . ."—"Oh! dit Isabelle, l'interrompant fiévreusement, aidez-moi seulement à trouver une trappe qui doit être par ici, et ce sera le plus grand service que vous puissiez me rendre, car je n'ai pas une minute à perdre.

[5] que je sois rendue malheureuse à jamais.

## LVII

## LA PESTE

Elle porta une tasse (remplie) d'eau aux lèvres de la malade, qui but avidement, puis ferma les yeux et laissa retomber sa tête (en arrière), semblant s'abandonner au sentiment de soulagement[1] qu'elle éprouvait. Au bout d'un instant elle rouvrit les yeux, et regardant Romola, lui demanda d'une voix faible:[2] "Qui êtes-vous?"—"J'ai traversé la mer, dit Romola. Je suis arrivée de ce matin. Est-ce que tous les gens[3] sont morts dans les maisons d'alentour?"—"Je pense qu'ils sont tous malades maintenant; tous ceux qui ne sont pas morts. Mon père et ma sœur ont succombé, leurs corps sont en haut, et il n'y a personne pour les enterrer;[4] je vais bientôt mourir aussi."—"J'espère que non, dit Romola. Je viens pour vous soigner. Je suis habituée à[5] la peste, je n'en ai pas peur. Mais il doit rester quelques gens qui ne sont pas malades. J'ai aperçu un jeune homme qui courait vers la montagne lorsque je suis arrivée à la fontaine."—"Je n'en sais rien. Quand la peste est venue beaucoup de gens sont partis, et ont emmené les vaches et les chèvres. Donnez-moi encore de l'eau."

[1] de bien-être. [2] languissante [3] habitants. [4] ensevelir.
[5] J'ai l'habitude de.

## LVIII

### LE VILAIN CANETON—1

"Vous y êtes bien tous?"[1] dit la cane en se levant. "Mais non! Le plus gros œuf est encore là! Combien de temps ça va-t-il durer? Je commence à en avoir assez!"[2] Et là-dessus[3] elle se rassit.—"Eh bien, comment ça va-t-il?"[4] dit une vieille cane qui venait lui rendre visite.—"Cet œuf-ci prend si longtemps, répondit la cane couveuse; il ne veut pas éclore. Mais regardez donc les autres: est-ce que ce ne sont pas les canetons les plus mignons[5] qu'on ait jamais vus? Ils ressemblent tous à leur père, le vilain![6]—il[7] ne vient pas me voir."—"Faites (-moi) voir[8] l'œuf qui ne veut pas éclore, dit la vieille cane. À coup sûr,[9] c'est un œuf de dinde. J'ai été trompée[10] de la même façon moi-même, dans le temps, et j'ai eu toute(s) sorte(s) d'ennuis et de tracas[11] avec les petits, car ils craignent l'eau. Il n'y avait pas moyen de les y faire entrer. Montrez-moi l'œuf. Oui, c'est bien un œuf de dinde."

[1] J'espère que vous y êtes tous. [2] Ça commence à me fatiguer.
[3] Et en prononçant ces paroles. [4] comment ça marche-t-il?
[5] les plus jolis petits canetons. [6] le drôle! [7] qui.
[8] Montrez-moi. [9] N'en doutez pas. [10] J'ai été mise dedans.
[11] d'inquiétudes et d'ennuis.

## LIX

### LE VILAIN CANETON—2

"Laissez-le là,[1] et apprenez plutôt aux autres petits à nager.—"Je vais le couver encore un peu, dit la cane; après l'avoir couvé[2] si longtemps, autant vaut persévérer[3] encore quelques jours."—"Comme vous voudrez,"[4] dit la vieille cane en s'en allant.

Enfin le gros œuf s'ouvrit.[5] "Cui, cui," dit le petit en

[1] N'y pensez plus. [2] puisque je l'ai couvé. [3] continuer.
[4] Comme il vous plaira. [5] se brisa.

sortant. Il était très gros et très vilain. La cane le regarda. "En voilà un gros[6] caneton! dit-elle; il ne ressemble à aucun des autres;[7] serait-ce un dindonneau? Allons! nous le saurons bientôt; il faudra qu'il aille à l'eau,[8] quand je devrais l'y pousser moi-même." Le lendemain il faisait un temps magnifique, et la cane descendit (jusqu')au canal avec toute sa famille. Les canetons firent leur plongeon[9] l'un après l'autre. Ils disparurent sous l'eau, mais ils revinrent bientôt à la surface; leurs pattes remuaient[10] d'elles-mêmes. Même le vilain petit canard gris nageait aussi.

[6] Quel gros. [7] Aucun des autres n'est fait comme ça.
[8] qu'il entre dans l'eau. [9] sautèrent dans l'eau. [10] manœuvraient.

## LX

## LE VILAIN CANETON—3

"Non, ce n'est pas un dindon, dit la cane; voyez comme il remue bien les pattes, et comme il se tient droit; c'est bien mon enfant.[1] Viens avec moi; je vais te mener dans le monde, et te présenter à la basse-cour; mais aie (bien) soin de toujours te tenir[2] près de moi, pour ne pas te faire écraser, et prends (bien) garde au chat."[3]

Ils arrivèrent donc dans la basse-cour. "Allons, faites marcher vos pattes, dit-elle, tâchez de vous presser,[4] et inclinez la tête[5] devant la vieille cane là-bas; c'est elle la plus distinguée (de toutes) ici. Elle est de race espagnole,[6] c'est pour cela qu'elle est si grosse; et vous voyez qu'elle a un chiffon rouge (attaché) à la patte. Il y a là de quoi se vanter,[7] et c'est la plus haute distinction à laquelle une cane puisse atteindre; cela veut dire qu'on ne veut pas qu'elle se perde. Dépêchez-vous! Ne tournez pas les pattes en dedans; un caneton bien élevé tourne les pattes en dehors autant que

[1] c'est mon propre enfant. [2] rester. [3] et méfie-toi du chat.
[4] de vous dépêcher. [5] inclinez-vous. [6] de sang espagnol.
[7] C'est là quelque chose de très beau.

possible, (tout) comme son père et sa mère. Tenez,[8] comme ça ! Maintenant inclinez la tête[9] et dites 'Couac.'" Et ils firent comme elle leur disait.

[8] Regardez. [9] Inclinez-vous.

## LXI

### EXTRAIT DE "EAST LYNNE"—1

Oui, pas de doute, il poursuivait son chemin, sans penser à elle, sans venir à elle ; et sous l'impulsion du moment, elle l'appela. "Archibald !" M. Carlyle, car c'était bien lui, tourna sur ses talons et s'approcha de[1] la barrière. "C'est vous, Barbara ? En train de guetter les voleurs et les braconniers ? Comment allez-vous ?"—"Et vous-même ?" répondit elle, (en) tenant la barrière ouverte pour qu'il pût entrer,[2] et s'efforçant de maîtriser son trouble.[3] "Quand êtes-vous revenu ?"—"A l'instant même :[4] par le train de huit heures, qui est arrivé en retard. Ils ne se doutaient guère que je fusse dedans : cela se voyait à leurs figures[5] quand je suis descendu (de wagon). Je n'ai pas encore passé chez moi."

"Vraiment ! que va dire Cornelia ?"[6]—"Je suis entré cinq minutes au bureau. Mais j'ai quelques mots à dire à Beauchamp, et j'y vais tout de suite. Merci, je ne peux pas entrer pour le moment ; je compte[7] le faire à mon retour."—"Papa vient de sortir pour aller chez M. Beauchamp."—"Vraiment ?"

[1] se dirigea vers. [2] pour le faire entrer. [3] émotion.
[4] Il n'y a qu'un instant ; Tout à l'heure.
[5] à la figure qu'ils ont faite. [6] qu'est-ce que Cornelia va dire ?
[7] j'ai l'intention de.

## LXII

### EXTRAIT DE "EAST LYNNE"—2

—"Et si vous y restez à causer avec papa, il sera trop tard pour entrer à la maison,[1] car papa ne rentrera certainement

[1] pour entrer ici.

pas avant onze heures ou minuit." M. Carlyle pencha la tête d'un air songeur.[2] "Dans ce cas, ce n'est pas[3] la peine que j'aille plus loin," dit-il. Il s'achemina avec elle vers la maison. "Et comment vous êtes-vous portés tous, ces jours passés,[4] Barbara?"—Oh! très bien. Qu'est-ce qui vous a fait partir si brusquement?[5] Vous ne nous avez pas avertis de votre départ, et vous n'êtes pas venu nous dire au revoir. Cornelia nous affirmait que vous n'étiez parti que pour la journée."[6]—"Vraiment? Quand je suis à Londres je trouve beaucoup de choses à faire.[7] Est-ce que Mme Hare va mieux?—"Toujours de même . . . Qu'est-ce qu'il y a dans ce paquet?"—"Il ne faut pas me le demander, mademoiselle. Ça ne vous regarde pas.[8] Cela ne regarde que Mme Hare."—"Est-ce quelque chose que vous avez rapporté pour maman, Archibald?"—"Naturellement. Un provincial ne peut pas faire le voyage de Londres[9] sans rapporter des cadeaux à ses amis. Je vous ai aussi rapporté quelque chose."

[2] et réfléchit. [3] ce n'est guère. [4] derniers. [5] subitement.
[6] que vous ne seriez pas plus d'un jour absent. Cornelia nous a dit que c'était l'affaire d'un jour seulement. [7] j'y ai beaucoup d'affaires.
[8] Ce n'est pas votre affaire. [9] visiter Londres.

## LXIII

## EXTRAIT DE "EAST LYNNE"—3

Pâle comme la mort,[1] Barbara descendit l'allée sous le clair de lune. "Qui êtes-vous? demanda-t-elle à voix basse. Que voulez-vous?"—"Barbara, est-ce que tu ne me reconnais pas?"—"Oh, Richard! d'où viens-tu? Qu'est-ce qui t'amène ici? . . . Comment peux-tu commettre l'imprudence de[2] venir ici? ajouta-t-elle en se tordant les bras. Si tu es découvert, c'est la mort certaine."—"Je le sais, Barbara."—"Alors, pourquoi risquer?[3] Si maman te voit, elle en mourra sûrement."

[1] Blanche comme un linge.
[2] peux-tu (as-tu pu) être assez imprudent pour.
[3] pourquoi courir ce (un tel) risque?

—"Je ne peux pas continuer à vivre comme je le fais, répondit-il d'une voix sombre. Je travaille à Londres depuis que . . ." —"A Londres!" interrompit Barbara. —"A Londres, et je n'en ai pas bougé[4] . . ." —"Comment travailles-tu? A quoi?" —"Comme palefrenier."[5] —"Palefrenier!"[5] —"Est-ce que tu me croyais[6] dans le commerce, ou banquier; ou secrétaire d'un des ministres de sa Majesté, peut-être? Je gagne[7] douze schellings par semaine, Barbara."

[4] et je n'en suis jamais sorti. [5] Dans une écurie de course. [6] Est-ce que tu t'attendais à me voir [7] Je me fais

## LXIV

## LES FÉES AU PAYS DE GALLES

Une légende populaire du Pays de Galles[1] raconte qu'une nuit deux paysans traversaient les montagnes, lorsque l'un d'eux, croyant entendre quelques sons mélodieux, resta un peu en arrière.[2] Il fut impossible de[3] le retrouver. Après des recherches vaines, les siens apprirent par un devin qu'il était tombé aux mains des fées;[4] la seule manière de le reprendre, c'était de se rendre, à l'anniversaire de sa disparition, à l'endroit où il avait disparu, et de le tirer d'un rond enchanté. Quelques hommes décidés[5] s'offrirent à tenter l'aventure: ils se rendirent dans la montagne au jour indiqué, et découvrirent leur parent perdu au milieu d'une foule de très petites gens, qui dansaient tous en rond. Ils le firent sortir de la ronde,[6] mais il mourut d'épuisement presque aussitôt, car il dansait sans répit depuis douze mois qu'il était absent.[7]

[1] populaire chez les Gallois. [2] s'attarda un peu derrière l'autre. [3] On ne put. [4] au pouvoir des fées. [5] Des gens hardis. [6] de cette assemblée. [7] car il avait dansé sans répit pendant les douze mois qu'il avait été absent.

## LXV

## LES VOYAGES AU TEMPS JADIS

Ce soir-là il arriva à[1] une petite ville où il n'y avait qu'une (seule) auberge. Il s'y arrêta[2] et passa la nuit fort malcommodément. Au point du jour il se leva de sa dure couchette et sortit[3] à la recherche d'air frais et de lait. Une voix joyeuse l'interpella[4] en français. C'était un soldat qui lui aussi avait passé la nuit à l'auberge. Il apprit[5] à Gérard qu'il s'appelait Denis, et qu'il se rendait dans les terres françaises du duc de Bourgogne, avec l'intention de visiter la Bourgogne en route. "Et vous, comment vous appelez-vous,[6] et quelle est votre destination?"[7] demanda-t-il à Gérard. Gérard se nomma, et ajouta qu'il se rendait à Rome. Après quelques minutes d'entretien, se sentant en voie de devenir bons amis, ils convinrent de voyager de compagnie.[8] Ils continuèrent à cheminer, et Denis égaya la route avec des récits de sièges, de batailles, et de bien des choses encore qui étaient nouvelles pour Gérard. A la tombée de la nuit ils parvinrent[9] à un petit village. Ils entrèrent à l'auberge, et Gérard demanda aussitôt s'ils pouvaient avoir à souper. "A souper? Nous n'avons pas le temps de faire la cuisine[10] pour les voyageurs!" Telle fut la réponse inattendue. "Vous pouvez acheter ce que vous voudrez dans le village, et le faire cuire dans notre four."

[1] dans. [2] Il y coucha. [3] partit. [4] l'appela. [5] dit. [6] qui êtes-vous. [7] où vous rendez-vous? [8] ensemble. [9] arrivèrent. [10] de cuisiner.

## LXVI

## LES GÉANTS

Celui qui, dans les temps modernes, s'est le plus rapproché d'un géant, c'est un Irlandais du nom de Murphy, qui atteignit à une hauteur de huit pieds dix pouces. Un grand nombre[1] de nos lecteurs se rappelleront avoir vu

[1] Beaucoup.

le Chinois Chang, ou ils en auront[2] au moins entendu parler, car il fut exhibé à Londres en 1866 et en 1880. Il mesurait huit pieds deux pouces. Patrick Cotter, un Irlandais, qui mourut en 1802, avait six pouces de plus.[3] Il n'y a pas d'exemple absolument authentique, dans les temps modernes,[4] que quelqu'un ait atteint la taille de neuf pieds;[5] il va sans dire que[6] lorsque la tradition (orale) et les ouï-dire ont remplacé la toise, il n'y a aucune difficulté à dépasser de beaucoup cette limite. Plutarque cite un géant de quatre-vingt-cinq pieds, et Pline en cite un autre qui n'en avait que soixante-six. Parmi les squelettes de géants que l'on crut découvrir au moyen âge, beaucoup étaient[7] en réalité des restes d'animaux disparus.

[2] ou en avant? [3] le dépassait de six pouces.
[4] à l'époque moderne. [5] atteint neuf pieds de haut.
[6] mais naturellement. [7] Beaucoup des squelettes ... [illegible]

## LXVII

## MORT DE BAYARD

Au commencement de la charge,[1] Bonnivet, qui déployait[2] beaucoup de valeur, fut blessé si grièvement[3] qu'il fut obligé de[4] quitter le champ de bataille. Le commandement de l'arrière-garde fut alors confié au chevalier Bayard, qui, bien que si peu courtisan qu'il ne s'éleva jamais au commandement en chef, était toujours appelé, dans les[5] moments de danger réel,[6] aux postes les plus difficiles et les plus importants. Il se mit à la tête des gens d'armes, et, les animant par sa présence et par son exemple à soutenir le choc de toute l'armée ennemie,[7] il donna au reste de ses compatriotes le temps d'effectuer leur retraite. Mais pendant qu'il rendait aux siens ce service[8] il reçut une blessure qu'il reconnut aussitôt pour mortelle, et ne pouvant rester plus longtemps

[1] Dès le commencement de l'attaque. [2] qui se comportait avec.
[3] dangereusement. [4] qu'il dut. [6] alt[ération?]
[5] aux moments critiques. [7] de toutes les troupes ennemies.
[8] Mais en se dévouant ainsi.

à cheval, il ordonna à ses gens de l'appuyer contre[9] un arbre, le visage (tourné) vers l'ennemi. Puis il fit ses prières à Dieu,[10] et attendit la mort avec calme.[11]

[9] de le mettre sous. [10] il recommanda son âme à Dieu.
[11] attendit tranquillement la mort.

## LXVIII

## LA MARÉCHAL DE TURENNE

Peu de généraux ont été plus aimés de leurs soldats que le grand vicomte de Turenne, qui fut maréchal de France à l'époque de Louis XIV.[1] Les troupes sont toujours fières d'un chef qui remporte des victoires, mais Turenne était aimé bien plus pour sa bonté généreuse[2] que pour ses succès. S'il gagnait une bataille, il écrivait toujours dans ses dépêches : "*Nous* avons vaincu,"[3] de manière à[4] en laisser l'honneur au reste de l'armée ; mais s'il essuyait une défaite[5] il écrivait : "*J*'ai perdu," de manière à[4] s'en imputer toute la faute.[6] Il partageait toujours autant que possible (toutes) les[7] privations qu'enduraient ses hommes ; et ils avaient en lui une confiance entière.[8] En 1672[9] Turenne et son armée furent envoyés en guerre contre l'Électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg, dans l'Allemagne du Nord. C'était au cœur[10] de l'hiver, et les marches sur les routes défoncées étaient fort pénibles et fatigantes ; mais les soldats endurèrent tout de bon cœur pour l'amour de leur général.[11]

[1] sous Louis XIV. [2] bonté de cœur. [3] Nous l'avons emporté.
[4] de façon à ; pour. [5] s'il était battu ; s'il se faisait battre.
[6] prendre sur lui toute la responsabilité. [7] il prenait toujours la plus grande part possible aux. [8] ils se fiaient entièrement à lui.
[9] En l'année 1672. [10] au plus profond. [11] de lui.

## LXIX

## AVENTURE DU MARÉCHAL FABERT—I

On raconte sur le célèbre maréchal de Fabert une anecdote qui donne une image étrange[1] des exploits dont s'amusait

[1] singulière peinture.

parfois la jeune noblesse de France. Fabert, qui rentrait[2] à la cour après s'être acquitté d'une[3] mission importante, fut arrêté à Clermont par le manque de chevaux de poste, et alla se coucher pour prendre quelque[4] repos pendant qu'on lui cherchait les moyens de continuer son voyage. Il avait gardé une bougie allumée dans sa chambre ; or, sur les deux heures du matin, deux jeunes officiers au service de la France, le comte de Rantzau et monsieur de Quesnai, entrèrent dans la pièce où il dormait, dans l'intention expresse d'ennuyer[5] un étranger. Éveillé par un bruit extraordinaire, Fabert ouvrit les yeux et aperçut deux gentilshommes en train de danser[6] au milieu de la pièce. "Messieurs, s'écria le maréchal, j'espère que vous savez vous conduire ! Cette chambre est la mienne ; il y en a d'autres dans l'hôtel,[7] et je vous prie d'en faire usage."—"Monsieur, répliqua[8] le comte, dormez si vous le pouvez, quant à moi, je ne demande qu'à m'amuser ; et en voyant Fabert, furieux, sauter[9] de son lit, il éclata d'un fou rire.[10]

[2] revenait. [3] avoir accompli une. [4] du.
[5] [illegible] [6] qui dansaient. [7] l'auberge.
[8] répondit ; repartit. [9] et en voyant que Fabert [illegible] sautait.
[10] il se mit à rire bruyamment.

## LXX

## AVENTURE DU MARÉCHAL FABERT—2

Fabert, perdant alors toute patience, saisit son épée et se jeta sur eux ; mais Rantzau et Quesnai, dégainant à leur tour, se mirent de chaque côté de lui, de sorte qu'il ne pouvait porter un coup à l'un d'eux sans s'exposer aux coups de l'autre ;[1] il fut ainsi blessé en quatorze endroits[2] avant que l'on[3] vînt à son secours. A la fin cependant, le bruit amena dans la pièce toute la maisonnée, et Quesnai, qui était le plus rapproché de[4] la porte, fut désarmé aussitôt.[5] Au même

[1] de sorte que s'il portait un coup à l'un d'eux il se découvrait à (s'exposait à l'épée de) l'autre.
[2] il reçut ainsi quatorze blessures. [3] que quelqu'un ; que personne.
[4] le plus près de. [5] sur-le-champ ; à l'instant.

instant Fabert s'élance sur Rantzau, le renverse[6] à terre, et lui mettant l'épée sur la gorge, s'écrie : "Ton nom,[7] misérable." Comme l'autre ne répondait rien, le maître de la maison cria : "Arrêtez,[8] arrêtez, monsieur Fabert ! Je le connais bien ; il s'appelle Rantzau." Au nom célèbre de Fabert, le jeune officier s'écria : "Qu'ai-je fait ! Plût à Dieu que je fusse mort !"—"Fuyez, jeune insensé ! cria Fabert, et tâchez de vous soustraire à la peine infamante que la justice inflige aux assassins !"

[6] jette. [7] Comment t'appelles-tu ? [8] Doucement.

## LXXI

## DERNIÈRES RECOMMANDATIONS DE LOUIS XIV

Peu de temps avant sa mort, Louis se fit amener[1] l'enfant qui devait lui succéder, et, le tenant dans ses bras,[2] lui adressa des paroles remarquables sous tous les rapports. "Vous allez être[3] bientôt le roi d'une grande nation. Ce que je vous recommande le plus vivement,[4] c'est de ne jamais oublier vos obligations envers Dieu. Souvenez-vous que vous lui êtes redevable de tout ce que vous êtes. Efforcez-vous de maintenir la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre. Ne m'imitez ni en cela, ni dans les trop grandes dépenses auxquelles je me suis livré. En toute chose cherchez des conseils, efforcez-vous de découvrir les meilleurs, et de les suivre toujours. Allégez les charges de votre peuple dès que vous le pourrez, et faites ce que j'ai eu moi-même le malheur de ne pouvoir accomplir." Telles furent les paroles que Louis adressa à son arrière-petit-fils. Il mourut le premier septembre 1715, dans une sérénité et une tranquillité absolues.[5]

[1] fit venir ; envoya chercher. [2] le tenant embrassé.
[3] devenir. [4] avec le plus de force.
[5] dans le plus grand calme et la plus grande tranquillité.

## LXXII

### LES COMMENCEMENTS DU RÈGNE DE LOUIS XVI

Le premier acte du nouveau roi donne la note de son règne. L'adolescent de vingt ans et sa femme qui en avait dix-neuf tombèrent à genoux quand ils furent salués du nom de roi et de reine, et on les entendit s'écrier : " Guidez-nous et protégez-nous, O mon Dieu ! Nous sommes trop jeunes pour régner. Que personne ne dise que Louis XVI commença trop tard la tentative de réforme qui semble avoir hâté son malheur, et qui amena sa famille, ainsi que la monarchie, à une fin plus rapide et plus tragique qu'elle ne l'eût été peut-être, s'il eût montré moins d'honnêteté[1] et d'abnégation.[2] Malgré les erreurs de sa politique et sa faiblesse de volonté,[3] il fut pourtant[4] un des initiateurs de ces tentatives réitérées[5] de reconstruction sociale qui ont été aussi remarquables dans l'histoire de[6] France à partir de son règne, que l'ont été les crimes commis au nom de cette philanthropie et de cette liberté qu'il désira sincèrement encourager.[7]

[1] sa probité. [2] s'il eût été moins honnête (probe) et désintéressé. [3] s'il fit des erreurs de politique (de méthode), s'il manqua de volonté. [4] il resta néanmoins. [5] successives. [6] de la. [7] favoriser.

## LXXIII

### LE RETOUR DE VARENNES

Enfin le cortège entra dans[1] Paris, par une chaleur et au milieu d'une poussière presque insupportables. Dans le long cordon[2] de troupes qui contenait la foule, la reine cherchait[3] vainement[4] un visage ami.[5] " Voyez, messieurs, disait-elle,[6] dans quel état sont mes pauvres enfants. Ils étouffent." La seule réponse fut celle d'une voix qui venait de derrière

[1] parvint jusqu'à. [2] la longue haie. [3] chercha.
[4] en vain. [5] bienveillant. [6] dit-elle.

les soldats : "Nous allons vous étouffer d'autre manière !" Lorsque le roi arriva aux Tuileries il y eut un moment des plus critiques.[7] La reine attendit courageusement[8] dans la voiture que les autres fussent descendus. Puis,[9] à moitié portée[10] par le duc d'Aiguillon et le vicomte de Noailles, qui étaient en faveur auprès de[11] la populace,[12] elle courut se réfugier[13] dans le palais. Menou, qui était aussi[14] du parti révolutionnaire, prit le Dauphin dans ses bras, et le conserva, malheureusement, pour un sort plus triste que celui que la pire fureur de la foule aurait pu lui infliger.[15]

[7] de danger extrême. [8] bravement. [9] Alors.
[10] portée, pour ainsi dire. [11] bien vus de ; dans les bonnes grâces de.
[12] la foule. [13] elle se jeta éperdument. [14] qui, lui aussi, était.
[15] que celui qu'aurait pu lui infliger la pire fureur de la foule.

## LXXIV

## INDÉCISION DE LOUIS XVI

Ce fut en vain que Malouet écrivit[1] à Louis pour le supplier[2] de quitter Paris. La lettre fut remise au roi chez sa femme,[3] et en présence de Madame Élisabeth ; Louis la lut avec "une émotion et une anxiété inexprimables." "De qui vient cette lettre ?" demanda la reine.—"De Malouet. Je ne vous la montre pas, parce qu'elle vous agiterait. Il nous est (tout) dévoué, mais il y a de l'exagération dans ses craintes et peu de sûreté dans les moyens qu'il propose pour nous secourir.[4] Nous verrons ; rien ne m'oblige encore à risquer un jeu dangereux. L'affaire de Varennes (nous) a été une leçon." Quelques heures plus tard, sur les[5] deux heures du matin, un gentilhomme de la suite de Madame Élisabeth vint sur son ordre à la recherche de Malouet. "La reine et moi, disait-elle, nous ignorons ce que M. Malouet a écrit au roi, mais celui-ci est si tourmenté, si agité, que nous désirons connaître le contenu de[6] la lettre." Malouet envoya à la

[1] Malouet eut beau écrire. [2] conjurer.
[3] dans la chambre (l'appartement) de sa femme.
[4] dans les moyens de secours qu'il nous propose. [5] vers.
[6] savoir ce que contenait.

princesse un résumé[7] de sa lettre. Après l'avoir lu[7] elle dit au porteur de la missive : "Il a raison : je suis de son avis. . . . Mais il faut attendre. Dieu sait ce qui en arrivera."

[7] [illegible]

## LXXV

### ÉPISODE DE L'AN 1792—1

À la tombée de la nuit,[1] toutes les dames qui avaient accompagné leurs parents en furent séparées, et furent mises dans la salle des femmes ; le lendemain matin elles demandèrent instamment à retourner[2] auprès d'eux ; mais on affirma[3] à mademoiselle de Fausse Lendry que son oncle n'était pas en danger,[4] et on leur dit bientôt après que tous ceux qui restaient étaient graciés.[5] Il y avait là à peu près vingt-deux dames, qui reçurent l'ordre[6] de quitter la prison, mais les deux premières qui sortirent furent égorgées[7] aussitôt, et la sentinelle cria aux autres : "C'est un piège, rentrez, ne vous montrez pas." Elles battirent en retraite, mais Marie de Sombreuil s'était frayé un chemin jusqu'à son père, et quand il fut appelé (à descendre) dans la cour, elle l'accompagna. Elle l'entourait[8] de ses bras,[9] en suppliant[10] les meurtriers d'avoir pitié de ses cheveux blancs. "Vous ne le frapperez, dit-elle, qu'en me passant sur le corps."

[1] À la chute du jour.
[2] qu'on les laissât retourner.
[3] on assura.
[4] ne courait aucun danger.
[5] avaient leur pardon.
[6] [illegible]
[7] massacrées.
[8] [illegible]
[9] Elle se pendit à son cou.
[10] en conjurant.

## LXXVI

### ÉPISODE DE L'AN 1792—2

Un de ces misérables, touché de son courage,[1] cria à la jeune fille qu'on la laisserait passer si elle consentait à[2] boire

[1] sa bravoure.
[2] [illegible]

à la santé de la nation. La cour entière nageait dans le sang, et le verre qu'il lui tendit était rempli de quelque chose de rouge. Maîtrisant un frisson, Marie but,[3] et, les oreilles pleines des applaudissements de ces assassins, elle franchit avec son père le seuil de cette porte fatale, pour jouir du peu de liberté et de sûreté que Paris offrait alors.[4] Elle ne put jamais revoir[5] un verre de vin rouge sans frissonner, et elle passait pour avoir[6] réellement avalé un verre de sang. Elle affirma toujours, cependant, que c'était là une exagération, et que ce n'était qu'avant d'y goûter qu'elle avait eu l'impression qu'on lui offrait un breuvage aussi horrible.

[3] Marie ne voulut pas frémir (frissonner). Elle but.
[4] pour goûter ce que Paris offrait alors de liberté et de sûreté.
[5] A partir de ce jour, elle ne put jamais voir.
[6] et c'était une croyance répandue, qu'elle avait.

## LXXVII

### DORA

"Ma chérie,[1] disais-je[2] un jour à Dora, penses-tu que Marie Anne[3] ait aucune idée de l'heure (qu'il est)?"—"Pourquoi (ça), Doady?" demanda Dora, en levant les yeux innocemment de sur son dessin.—"Parce qu'il est cinq heures, ma chérie, et nous devions dîner à quatre heures." Dora regarda la pendule d'un air pensif, et murmura[4] qu'elle devait avancer. "Au contraire, mon amour, dis-je, en consultant[5] ma montre, elle retarde de quelques minutes." Ma petite femme vint s'asseoir sur mes genoux, pour me cajoler et me faire taire, et avec son crayon me dessina une ligne du haut en bas du nez; mais cela ne me suffisait pas comme dîner, quelque agréable que ce(la) me fût.[6] "Ne penses-tu pas, ma chérie, repris-je, qu'il vaudrait mieux en faire la remarque[7] à Marie Anne?"—"Oh non! je t'en prie; je ne le pourrais pas, Doady!" dit Dora.—"Pourquoi pas, mon amour?" demandai-

[1] Mon petit chou. [2] dis-je. [3] Marianne.
[4] et se hasarda à répondre. [5] en tirant. [6] bien que ce fût très agréable. [7] faire des remontrances.

je doucement.—"Oh, parce que je suis une petite sotte, dit Dora, et elle le sait bien!" . . . "Mais, mon amour," dis-je. —"Non, non, je t'en prie, cria Dora en m'embrassant; ne sois pas un vilain Barbe-Bleue! Ne sois pas sérieux!"[5]

[5] Ne prends pas un air sérieux.

## LXXVIII

### UNE QUERELLE DOMESTIQUE

"Voilà une heure qu'on vous attend pour dîner,[1] mon ami."—"J'en suis bien fâché,[2] mais pourquoi avez-vous attendu? Mais (regardant à sa montre) il n'est que six heures et demie à ma montre."—"Il est sept heures à la mienne." Ils se présentèrent leurs montres respectives, lui d'un air contrit, elle d'un air de reproche. "Il me semble[3] que vous avancez, ma chère," dit monsieur.—"Je suis certaine que vous retardez, mon ami," dit madame.—"Ma montre ne perd pas une minute dans les vingt-quatre heures," dit-il.—"Ni la mienne une seconde," fit elle.—"J'ai des raisons pour croire que je suis dans le vrai," dit le mari.—"Des raisons! s'écria sa femme. Quelles raisons avez-vous de croire que vous êtes dans le vrai, quand je vous dis que je suis moralement certaine que vous avez tort?"[4]—"Ma meilleure raison, c'est que j'ai réglé ma montre sur le soleil aujourd'hui."—"C'est donc que le soleil a tort,[5] répondit vivement madame. Ce n'est pas la peine de rire,[6] car je sais ce que je dis."

[1] que le dîner attend. [2] Je le regrette. [3] J'incline à croire.
[4] que vous êtes dans votre tort. [5] Alors le soleil a tort.
[6] Rien ne sert de rire.

## LXXIX

### L'ÉTIQUETTE À CRANFORD

"Nos amis ont fait demander comment vous vous trouvez ce soir après votre voyage, ma chère. Ils vous laisseront

(vous) reposer [1] demain, mais après-demain, je ne doute pas qu'ils (ne) vous rendent visite ; [2] soyez donc libre [3] à partir de midi ; nos heures de visite sont de midi à trois heures."

Puis, les visites faites : [4] "C'est aujourd'hui le troisième jour ; votre maman vous a sans doute dit, ma chère, de ne jamais laisser passer [5] plus de trois jours sans rendre une visite, et aussi de ne jamais faire durer la vôtre plus d'un [6] quart d'heure."—" Mais faut-il que je regarde à ma montre ? Comment savoir quand il y aura un quart d'heure d'écoulé ?" [7] —" Il faut toujours songer à l'heure, ma chère, et prendre bien garde de l'oublier au cours de la conversation."

Comme tout le monde avait cette règle présente à l'esprit, soit en recevant ou [8] en rendant une visite, il va sans dire qu'on n'abordait jamais aucun sujet d'un intérêt absorbant. On s'en tenait à de courtes [9] phrases sur des lieux communs.[10]

[1] ils vous donneront du repos. [2] qu'ils (ne) viennent en visite. [3] visible. [4] Puis, une fois les visites faites. [5] écouler ; s'écouler. [6] de ne jamais prolonger la vôtre au-delà d'un. [7] quand un quart d'heure se sera (s'est) écoulé ? [8] soit. [9] petites.
[10] à des lieux-communs débités en phrases assez brèves.

## LXXX

## RICHARD CŒUR-DE-LION

Malheureusement le roi n'était pas aussi soigneux de son déguisement qu'il aurait dû l'être (quand on pense qu'il était) dans le pays d'un ennemi qui le haïssait autant que le faisait le duc d'Autriche. Un jour il envoya son page dans un village acheter quelques menus objets, et il lui donna sa bourse pour les payer. Le jeune homme mit la bourse dans sa poche, et partit. Les boutiquiers furent assez surpris de voir entrer chez eux un jeune (garçon) étranger. Ils le reconnurent immédiatement pour tel, et ils regardèrent avec une certaine méfiance [1] ses gants brodés. Mais quand il tira de sa poche une bourse magnifique, et qu'ils purent voir

[1] et ils jetèrent des regards soupçonneux sur.

qu'elle était pleine d'argent, leurs soupçons augmentèrent encore.[2] Ils se dirent à l'oreille qu'il y avait anguille sous roche, et lorsque le page s'en alla, ils restèrent à le regarder descendre la rue. Rien ne voyage aussi vite que les cancans dans un trou de campagne :[3] l'histoire fut bientôt sue dans tout le pays. Elle parvint enfin aux oreilles du duc d'Autriche lui-même, et il envoya des hommes armés à la recherche des voyageurs suspects. Ils eurent bientôt fait de rattraper Cœur-de-Lion et son page. Ceux-ci furent aussitôt arrêtés, et jetés dans un cachot.

[2] [illegible] [3] à la campagne.

# TROISIÈME SECTION

## LXXXI

## L'ŒUF DU ROC

Du côté de la mer,[1] je ne pouvais discerner que l'eau et le ciel ; mais ayant aperçu du côté de la terre quelque chose de blanc, je descendis de l'arbre et m'acheminai vers l'objet, dont l'éloignement ne me permit pas d'abord de [2] distinguer ce que c'était. En approchant [3] je vis que c'était une boule blanche d'une grosseur prodigieuse. J'en fis le tour, pour essayer d'y découvrir une ouverture,[4] mais n'en pus trouver aucune, et elle paraissait si unie qu'il était impossible d'y grimper.[5] Elle pouvait avoir quelque cinquante pas de circonférence. Le soleil était près de se coucher ; le ciel s'assombrit tout à coup, comme s'il eût été obscurci par un nuage épais. Ma surprise fut grande à ce changement, mais elle augmenta encore lorsque je me rendis compte qu'il était dû à un oiseau d'une taille extraordinaire, qui arrivait sur moi à tire-d'aile.

[1] Au large ; En dirigeant mes regards vers le large. [2] qui était si éloigné que je ne pus d'abord. [3] Lorsque j'en approchai. [4] pour voir si une ouverture y était pratiquée. [5] de monter dessus.

## LXXXII

## UNE LEÇON DE LANGUES

Après le dîner la compagnie se retira, et un personnage escorté d'un porte-vessie me fut envoyé par ordre du roi. Il apportait avec lui une plume, de l'encre, et du papier, et trois ou quatre livres, et il me fit entendre [1] par signes qu'il

[1] comprendre.

était envoyé pour m'enseigner la langue. Nous eûmes une séance de quatre heures, au cours de laquelle j'écrivis par colonnes un grand nombre de mots, avec la traduction en regard. J'appris aussi tant bien que mal[2] plusieurs petites phrases. Mon précepteur[3] ordonnait à un de mes domestiques d'apporter quelque chose, de faire demi-tour, de saluer, de s'asseoir, de se lever, de marcher, et ainsi de suite ; je notais alors la phrase par écrit. Il me montra aussi dans un de ses livres les figures du soleil, de la lune et des étoiles, du zodiaque, des tropiques et des cercles polaires. Il me donna le nom et la description de tous les instruments de musique, et les termes techniques[4] en usage pour jouer de chacun. Après qu'il m'eut quitté, j'arrangeai tous mes mots, avec leur traduction,[5] par ordre alphabétique. Ainsi, en quelques jours, aidé par une mémoire très fidèle, j'acquis une certaine connaissance de leur langue.

[2] Je m'efforçai aussi d'apprendre. [3] instructeur.
[4] termes d'art. [5] interprétation.

## LXXXIII

### LES *STRULDBRUGGS*—I

Les *Struldbruggs* n'ont de souvenir que de ce qu'ils ont appris et observé dans leur jeunesse et dans la force de l'âge, et ce souvenir même est fort imparfait. Lorsqu'il s'agit de l'authenticité ou des détails d'un fait quelconque, il est plus sûr de se fier à la tradition populaire qu'à leurs meilleurs souvenirs. Les moins misérables parmi les *Struldbruggs* paraissent être ceux qui retombent en enfance et perdent entièrement la mémoire ; ceux-ci trouvent plus de sympathie[1] et de secours, parce qu'ils sont exempts de beaucoup de mauvaises qualités qui abondent chez les autres.

S'il arrive qu'un *Struldbrugg* en épouse un autre, le mariage est dissous dès que le plus jeune parvient à l'âge de quatre-vingts ans. Car la loi juge équitable que ceux qui sont

[1] compassion.

condamnés, sans qu'il y ait de leur faute, à une existence perpétuelle dans ce monde, ne voient pas leur misère doublée par la charge d'une femme.

## LXXXIV

## LES *STRULDBRUGGS*—2

Dès qu'ils ont atteint l'âge de quatre-vingts ans, ils sont tenus pour morts aux yeux de la loi : leurs héritiers entrent aussitôt en possession de leurs biens, on ne réserve qu'une faible somme pour leur entretien, et les pauvres tombent à la charge de l'État. . . . A quatre-vingt-dix ans ils perdent leurs dents et leurs cheveux. A cet âge-là, ils ont perdu le sens du goût ; ils mangent et boivent n'importe quoi, sans plaisir ni appétit. Les maladies auxquelles ils étaient sujets continuent toujours, sans augmenter[1] ni diminuer. Dans la conversation[2] ils oublient les appellations communes des choses et les noms des personnes, même de leurs amis les plus intimes et de leurs plus proches parents. Pour la même raison ils se trouvent privés du plaisir de lire,[3] parce que[4] leur mémoire ne suffit pas à les conduire du commencement d'une phrase jusqu'à la fin. Cette infirmité leur enlève ainsi[5] la seule distraction dont autrement ils pourraient jouir.

[1] s'accroître. [2] Lorsqu'ils veulent parler. [3] La même raison les empêche de se distraire par la lecture. [4] car. [5] les prive ainsi de.

## LXXXV

## EXTRAIT DU "JARDIN DES ROSES"—1

Un des fils d'Haroun al Raschid alla, dans un accès de colère, se plaindre à son père de ce que le fils d'un certain officier avait parlé de sa mère en termes peu respectueux. Haroun demanda à ses ministres quelle était la juste punition d'une telle offense. L'un était pour qu'on le mît[1] à mort ;

[1] L'un voulait le faire mettre.

un autre déclara qu'il fallait lui couper la langue, et un autre encore voulait qu'on le mît à l'amende et qu'on le bannît.[2] Haroun parla ainsi:[3] "Mon fils, la charité exige que tu lui pardonnes, mais si tu n'as pas assez de force d'âme (pour agir ainsi), alors prends ta revanche en parlant mal de sa mère à lui; mais ne va pas jusqu'à[4] dépasser les limites de la vengeance, car alors ce serait de notre côté que serait le tort.[5] D'après le[6] sage, celui-là n'est pas courageux qui se bat contre un éléphant furieux; mais celui-là est vraiment un homme qui, même dans la colère, ne laisse échapper[7] aucune parole oiseuse.

[2] l'exilât. [3] dit. [4] mais n'en dis pas assez pour.
[5] l'injure. [6] Selon l'avis du. [7] ne prononce.

## LXXXVI

## EXTRAIT DU "JARDIN DES ROSES"—2

Un certain poète se présenta devant le chef d'une bande de brigands, et récita des vers à sa louange; le chef le fit dépouiller de ses vêtements et chasser du village. Comme les chiens l'attaquaient par derrière, il voulut ramasser des pierres, mais elles étaient gelées au sol.[1] Dans cette extrémité il s'écria: "Quelle vile engeance![2] ils lâchent leurs chiens et attachent leurs pierres!" Le chef, l'ayant entendu d'une fenêtre, se mit à rire, et dit: "O sage, demande-moi une faveur."

Le poète répondit: "Je voudrais[3] mon vêtement, si vous daignez me le rendre.[4] On attend des faveurs de ceux qui sont vertueux. Je n'attends rien de votre vertu, ne me faites seulement pas de mal. Ce sera montrer assez de bienveillance si vous nous permettez[5] de nous retirer." Le chef des brigands eut pitié de lui, lui fit rendre son vêtement, et lui donna en outre une robe de fourrure.

[1] attachées au sol par le froid. [2] "Quels misérables que ces gens-là!"
[3] Je désire. [4] m'en faire la grâce.
[5] C'est montrer ... que de nous permettre.

## LXXXVII

### CROYANCES POPULAIRES DU BRÉSIL

Le Brésil, comme le Mexique, est un territoire aussi vaste que lointain ;[1] l'imagination pouvait donc s'exercer librement à son sujet ;[2] par exemple, on nous parle[3] d'une espèce de blé "qui est toujours en croissance et toujours mûr, mais qui n'est cependant jamais entièrement mûr, parce qu'il est toujours en croissance." On nous parle aussi d'une plante qui sécrète un baume si souverain[4] que "les bêtes mêmes, lorsqu'elles sont mordues par des serpents vénimeux, y ont recours pour se guérir." Il est intéressant de rencontrer, parmi d'autres merveilles animales et végétales qui sont dûment énumérées, une plante qui doit être (très) familière à la plupart des gens, la sensitive, la *Mimosa Sensitiva* du Brésil ; mais en nous la décrivant, notre auteur ne peut résister à la tentation[5] d'y ajouter un peu[6] de merveilleux, et il lui attribue une faculté d'observation que les écrivains postérieurs hésiteraient à confirmer, car il dit : "La sensitive, quand on la touche un peu rudement,[7] ferme ses feuilles, et ne veut plus les rouvrir tant que celui qui l'a offensée n'est pas[8] hors de vue."

[1] qu'éloigné (de nous).
[2] l'imagination trouvait donc là un large champ (pour s'exercer).
[3] aussi l'auteur nous entretient-il.
[4] efficace.
[5] notre auteur ne peut s'empêcher.
[6] une nuance ; un grain.
[7] avec rudesse.
[8] avant que celui qui l'a offensée (ne) soit.

## LXXXVIII

### LE SERPENT DE MER

La croyance aux serpents de mer ne paraît avoir en soi rien de déraisonnable, en dépit du ridicule dont elle est l'objet de temps en temps. Beaucoup d'espèces de serpents des tropiques sont plus ou moins aquatiques, et bien que certains naturalistes (nous) affirment que le serpent n'est

adapté, ni par sa structure ni par ses organes, à une existence purement aquatique. l'on trouve dans la nature une infinité de formes merveilleusement adaptées à des circonstances anormales, il est donc peut-être sage de se dire que dans les espaces immenses et presque illimités de l'océan il peut se trouver des formes mystérieuses[1] que la science n'a pas encore classifiées[1] ni décrites, plutôt que d'affirmer dès l'abord[2] le contraire. Quoi qu'il en soit, et s'il est vrai que les profondeurs mystérieuses de l'Océan ont été peuplées par les esprits crédules de créations fantaisistes et impossibles, ce qui est hors de doute, c'est que nous possédons, de la part de capitaines au long cours et d'autres, de nombreux témoignages d'apparitions que l'on ne saurait toujours récuser à la légère.[3]

1 des êtres mystérieux . . . classifiés . . . décrits.
2 de prime abord ; à priori ; de parti pris.
3 dont on ne saurait toujours refuser à la légère de tenir compte.

## LXXXIX

## LA CHÊNAIE EN 1832—I

Pendant l'hiver de 1832 était réunie en Bretagne, autour du célèbre abbé de Lamennais, une assemblée singulière. Dans un lieu solitaire, (à) La Chênaie, il avait établi une retraite religieuse, où venaient s'enfermer les disciples qu'attiraient[1] sa puissante parole et sa réputation. Les uns[2] y venaient dans l'intention de se préparer à la carrière ecclésiastique; d'autres simplement pour profiter[3] de la société et de la conversation d'un maître aussi distingué. Parmi eux se trouvaient des hommes dont la réputation s'est répandue depuis dans l'Europe entière,[4] tels que Lacordaire et M. de Montalembert; il y en avait d'autres qui se sont fait une réputation, sinon européenne, du moins considérable, comme l'abbé Gerbet et l'abbé Rohrbacher; (il y en avait)

1 des disciples attirés par 2 Certains 3 jouir.
4 dont le nom s'est fait connaître depuis à toute l'Europe

d'autres enfin (qui) ne sont jamais sortis de l'obscurité de la vie privée. L'hiver de 1832 fut une période de crise dans le monde religieux de la France : c'était à la veille de la rupture entre Lamennais et Rome, de la condamnation de ses opinions par le Pape, et de sa révolte contre cette condamnation.

## XC

## LA CHÊNAIE EN 1832—2

Quelques-uns de ses disciples, comme Lacordaire, avaient déjà résolu de ne pas franchir le Rubicon avec leur chef, de ne pas entrer en rébellion contre Rome ; ils s'apprêtaient[1] à se séparer de lui. La société de La Chênaie devait bientôt se disperser ; mais, telle qu'elle nous apparaît pendant un moment, avec son caractère volontaire, sa vie en commun, simple et sévère, son mélange de membres laïques et de membres ecclésiastiques, le génie de ses chefs, la sincérité de ses disciples, avant tout et au-dessus de tout, l'intérêt et la ferveur qu'elle manifestait dans toutes les questions d'ordre spirituel et religieux, cette société offre un tableau[2] des plus instructifs. Ce n'est pas le spectacle que la plupart d'entre nous s'attendent à trouver en France, dans la France telle qu'on se l'imagine communément en Angleterre, d'après les rues de Paris, d'après les romans. Cette société nous montre que partout où il y a de la grandeur, comme on en trouve en France, celle-ci a quelque part comme[3] base, que nous le sachions ou non, des trésors de ferveur, de pureté de pensée, et de spiritualité, s'il est vrai que la grandeur ne peut être fondée sur la frivolité et la corruption.

[1] se préparaient. [2] spectacle. [3] pour.

## XCI

## PENSÉES ET APHORISMES

La facilité de parole que possèdent beaucoup d'hommes et la plupart des femmes est due à un manque de matière et à

une disette de mots : en effet, celui qui possède bien sa langue, et dont l'esprit est[1] plein d'idées, sera enclin, en parlant, à hésiter sur le choix et de l'une et des autres, tandis que la majorité des orateurs n'ont qu'un fonds d'idées très restreint, qu'ils ressentent d'un vocabulaire également limité ; ces mots et ces idées leur sortent toujours facilement de la bouche,[2] de même que l'assistance s'écoule plus vite lorsqu'une église est presque vide, que lorsque la foule se presse aux portes.

Quand je lis un livre, qu'il soit sage ou stupide, il me semble qu'il est vivant et qu'il me parle.

L'écrivain qui veut savoir[3] comment se comporter par rapport à la postérité, n'a qu'à considérer[3] ce qu'il trouve dans les vieux livres qu'il soit content d'apprendre, et ce qu'il regrette le plus de ne pas y trouver.

Si les hommes d'esprit et de génie prenaient la résolution de ne jamais se plaindre dans leurs ouvrages de leurs censeurs et de leurs détracteurs, l'âge suivant ignorerait[4] qu'ils en eussent jamais eu.

[1] celui qui a une connaissance profonde de sa langue, et un esprit.
[2] des lèvres. [3] Si un écrivain veut savoir . . . qu'il considère.
[4] ne saurait pas.

## XCII

## LOUIS XIV EN 1661

Émancipé par la mort de Mazarin d'un semblant même de tutelle, Louis XIV, qui se distinguait déjà par la sagacité réfléchie d'un homme d'État pratique, devint de fait comme de nom le maître de la France, et l'on peut affirmer sans hyperbole qu'à partir de ce moment il devint le point de mire de tous les yeux de l'Europe. Rappelons d'abord qu'il fit de sa Cour une des plus brillantes que le monde ait jamais vues. Elle semblait comprendre tout ce qu'il y avait de pittoresque et de grand dans la vie de la nation qu'il représentait. Les nobles, rabaissés par Richelieu en tant que[1] puissance

[1] dépouillés par Richelieu de leur.

politique, mais aussi peu capables de se départir des allures insolentes qu'ils avaient dans le sang que de corriger ce que leur conduite offrait de scandaleux,[2] quittèrent [3] leurs châteaux pour jouir de la faveur du Roi-Soleil ;[4] et les hommes dont le génie était reconnu, en quelque domaine qu'ils l'eussent déployé,[5] furent invités à grossir [6] la foule sur un pied approchant de l'égalité. Sa Majesté devint le centre d'une succession interminable de plaisirs sérieux ou frivoles, bien qu'il consacrât plusieurs heures de chaque jour aux affaires de l'État.

[2] que de corriger la dépravation de leurs mœurs. [3] arrivèrent de.
[4] pour se chauffer au soleil de la royauté.
[5] dans quelque matière que ce fût. [6] se joindre à.

## XCIII

## LA GUERRE D'AMÉRIQUE

PARIS, *le* 7 *septembre* 1775.

. . . Vous ne serez pas surpris que je sois ce que j'ai toujours été, partisan enthousiaste [1] de la liberté, dans toutes les parties du monde, et que par conséquent je souhaite de tout mon cœur que les Américains réussissent. Jusqu'ici ils n'ont pas commis une seule bévue,[2] et l'administration en a fait mille, sans parler des deux fautes capitales : avoir provoqué les Colonies d'abord, et ensuite les avoir unies contre nous. Les Colonies semblent agir avec autant d'intelligence que de courage, (deux) qualités qui nous manquent également.[3] La campagne paraît languir. Les ministres vont redoubler d'efforts au printemps. Les Américains feront de même sans doute. Il y a lieu de croire que la guerre sera longue. Du côté de l'Angleterre elle ne peut qu'entraîner la ruine. Si l'Angleterre est victorieuse, c'en est fait de la liberté anglaise et américaine ; si les Colonies l'emportent, c'en est fait de

[1] un enthousiaste. [2] faute. [3] Leurs chefs semblent être des hommes de tête et de cœur, choses qui nous manquent également.

notre commerce ;[4] enfin, si nous entamons des négociations,[5] elles ne voudront ni nous pardonner ni nous restituer nos avantages.

[4] notre commerce est perdu. [5] si nous entrions en pourparler.

## XCIV

### RÉFLEXIONS SUR L'EXÉCUTION D'ANDRÉAS HOFER

Il est peu d'événements dans l'histoire de Napoléon qui aient plus sombrement entaché sa mémoire[1] que le manque de magnanimité dont il fit preuve dans la mise à mort[2] d'un adversaire brave et héroïque.[3] En admettant que les misères inévitables de la guerre civile mettent quelquefois les lois de tous les pays dans la nécessité de punir de mort la vertu même la plus haute, lorsqu'elle s'est rangée du côté qui finalement succombe,[4] l'on ne saurait soutenir que la résistance des Tyroliens au joug de la Bavière ait eu ce caractère. Ce fut une lutte vraiment nationale, dont le but n'était pas de se soulever contre un gouvernement dûment constitué,[5] mais bien de rendre à la monarchie autrichienne une province perdue. Ce peuple avait été arraché de force, il y avait quelques années à peine, et contre sa volonté, à l'autorité de son empereur bien-aimé, et soumis à la rude oppression d'un trône étranger ; quatre ans de sujétion ne pouvaient effacer les souvenirs de quatre siècles.

[1] Peu d'événements [illegible] ont souillé plus profondément sa mémoire
[2] que son manque de magnanimité en ordonnant l'exécution,
[3] dans la personne d'un brave [illegible] [4] qui est appelé à succomber.
[5] en bonne forme.

## XCV

### AVANT LA BATAILLE DE WAGRAM

La situation militaire et la position politique de Napoléon étaient maintenant également périlleuses ; il était clair aux yeux de tous qu'un seul faux pas, (qu')une seule défaite de

plus, l'exposeraient[1] à une ruine certaine. Mais c'était[2] précisément dans de telles circonstances que son génie brillait avec le plus d'éclat, qu'il y avait le plus de chances[3] de le voir rétablir ses affaires par un coup inattendu, et déjouer tous les calculs de ses ennemis. Jamais homme ne vit aussi clairement où était le point décisif d'une campagne, et ne montra plus de décision à abandonner tous les avantages secondaires afin d'accumuler ses forces sur le point vital où la défaite de ses adversaires entraînerait leur ruine certaine. Agir ainsi, c'était suivre[4] l'inclination naturelle[5] de son génie, mais il était puissamment secondé par le caractère despotique de l'autorité qu'il exerçait ; car bien d'autres généraux auraient pu voir aussi clairement l'avantage qu'il y aurait à[6] ramasser toutes leurs forces pour frapper l'adversaire au cœur, sans posséder l'indépendance (d'autrui) nécessaire pour en prendre[7] la responsabilité.

[1] l'exposerait. [2] c'est. [3] probabilité.
[4] En agissant ainsi, il suivait. [5] le penchant naturel.
[6] concevoir aussi clairement le projet de. [7] encourir.

## XCVI

## LA VEILLE DE WATERLOO

Les ordres[1] de Napoléon à Grouchy étaient extrêmement simples et concis:[1] "Poursuivez les Prussiens, achevez[2] leur défaite en les attaquant dès que vous les aurez rejoints, et ne les perdez pas un instant de vue. Je vais réunir ce qui reste[3] de cette portion de l'armée, au corps du maréchal Ney, marcher contre les Anglais, et leur livrer bataille s'ils tiennent bon en deçà de la forêt de Soignies. Vous resterez en liaison avec moi[4] par la chaussée qui mène à[5] Quatre-Bras." Aucune direction particulière de prescrite,[6] l'Empereur ignorant entièrement[7] la véritable ligne de retraite des Prussiens. Il était toutefois fortement pénétré de l'idée que

[1] instructions . . . concises. [2] complétez. [3] les restes.
[4] Vous me tiendrez au courant (de vos mouvements). [5] aux.
[6] d'indiquée. [7] totalement.

Blucher s'était retiré sur Namur et Liège, dans l'intention d'occuper la ligne de la Meuse, d'où il pourrait menacer sérieusement la droite de l'armée française, ainsi que sa principale ligne d'opérations, au cas où[8] elle s'avancerait sur Bruxelles.

[8] dans le cas où.

## XCVII

## LE SOIR DE WATERLOO

Il était maintenant à peu près six heures. Des attaques formidables livrées par les Français sur toute la ligne de l'armée des Alliés il n'était résulté[1] aucun avantage positif ; les postes avancés de Hougomont et de La Haye Sainte avaient résisté avec succès aux assauts furieux dirigés jusqu'alors contre eux ; la position avancée occupée par la Brigade anglaise d'Adam avait démontré à l'Empereur des Français l'insuffisance de la bravoure, de l'enthousiasme et du dévouement déployés dans ces attaques par les meilleures troupes qu'il eût jamais rassemblées. Il fallait[2] des efforts et des sacrifices encore plus grands, s'il voulait[3] faire évacuer au Lion britannique[4] la position qu'il continuait à occuper si fièrement et d'un pied si ferme, avant que l'Aigle prussien, qui depuis quelque temps planait sur son extrême droite, et qui était maintenant sur le point de fondre[5] sur elle, ne s'abattît, dans la plénitude de sa force, pour assouvir[6] sa soif de vengeance dans cette lutte acharnée et sanglante.

[1] Les attaques ... n'avaient abouti à.
[2] Il faudrait ; il allait falloir.
[3] espérait ; comptait.
[4] s'il voulait chasser le Lion britannique de.
[5] et qui fondait maintenant.
[6] satisfaire.

## XCVIII

## UNE INVITATION INATTENDUE

Il n'y avait pas longtemps que j'étais à l'auberge lorsqu'une chaise de poste s'arrêta devant la porte. Un jeune homme

en descendit, et à la lumière des lampes j'aperçus un visage qu'il me sembla[1] reconnaître. Je m'approchai pour (le) voir de plus près,[2] et nos yeux se rencontrèrent. Je ne me trompais pas ; c'était Frank Bracebridge, (un) jeune homme vif et d'humeur agréable avec qui j'avais autrefois voyagé sur le Continent. Notre rencontre fut des plus cordiales, car le visage d'un ancien compagnon de voyage rappelle toujours le souvenir d'une foule de scènes agréables, d'aventures plaisantes, et d'excellents tours. Reparler de tout cela dans une courte entrevue d'auberge, c'était impossible ; en apprenant que rien ne me pressait, et que je voyageais simplement en observateur, il voulut à toute force que je lui consacrasse un ou deux jours au château de son père, où il se rendait pour les vacances, et qui se trouvait à quelques milles de là.[3] "Cela vaut mieux que de manger tout seul son dîner de Noël à l'auberge, dit-il, et je puis vous garantir une réception cordiale, un peu à l'ancienne mode." J'acceptai aussitôt son invitation, et quelques instants plus tard nous nous dirigions vers la maison familiale des Bracebridge.

[1] que je crus. [2] pour mieux voir.
[3] et qui n'était éloigné que de quelques milles.

## XCIX

## UNE RÉUNION DE NOËL

Les domestiques étaient tellement absorbés par leurs jeux qu'il nous fallut[1] sonner à plusieurs reprises avant de pouvoir nous faire entendre. A la nouvelle de notre arrivée, le "squire" vint au-devant de nous, accompagné de ses deux autres fils, l'un jeune officier, alors en congé, l'autre nouvellement sorti de l'université d'Oxford. Le "squire" était un bel et robuste vieillard, aux cheveux argentés ;[2] dans son visage ouvert et fleuri un physionomiste eût découvert un mélange singulier d'humeur et de bienveillance. Les salutations

[1] que nous dûmes. [2] d'un gris argenté.

familiales furent cordiales et affectueuses ; la soirée étant déjà fort avancée, le "squire"[3] ne voulut pas nous permettre de quitter nos habits de voyage ; il nous emmena sans plus tarder pour nous présenter à la compagnie, (qui était) assemblée dans une grande salle d'aspect antique. Là se trouvaient réunies les différentes branches d'une parenté nombreuse, avec la proportion ordinaire de vieux oncles et de vieilles tantes, de dames mariées, de vieilles filles, de cousins de province au teint fleuri, d'adolescents à demi formés, et de petites pensionnaires aux yeux vifs. Ils étaient occupés de diverses façons, les uns jouant aux cartes, les autres causant autour de la cheminée.[4]

[3] notre hôte. [4] du foyer.

## C

## AU TEMPS DES PURITAINS

Les marins transgressaient sans crainte ni scrupule les règles de conduite auxquelles étaient astreints[1] les autres, fumant insolemment au nez du bedeau, alors que chaque bouffée aurait coûté un schelling à un des habitants de la ville, et buvant à plaisir de fortes lampées de vin ou d'eau-de-vie à des flacons qu'ils tendaient généreusement à la foule amassée bouche béante autour d'eux.[2] Rien de plus caractéristique de la moralité incomplète de cette époque, tenue pour si sévère, que la grande licence permise aux gens de mer, non seulement dans[3] leurs bordées[4] à terre, mais pour des faits bien plus audacieux commis[5] sur leur propre élément. Le marin de cette époque-là courrait aujourd'hui grand risque de se voir traduit en justice comme pirate. Ainsi il n'était guère douteux que l'équipage du vaisseau dont il est question ne se fût[6] rendu

[1] devaient se soumettre. [2] qui les regardait bouche bée. [3] pour.
[4] [illegible] [5] des actions encore plus hardies commises.
[6] il était hors de doute, par exemple, que l'équipage même de ce vaisseau s'était.

coupable, aux dépens[7] du commerce espagnol, de déprédations qui auraient mis toutes leurs têtes en péril devant un tribunal moderne.

[7] au préjudice.

## CI

### EXTRAIT DE "ROBINSON CRUSOË"

Jamais homme n'eut de domestique plus fidèle et plus dévoué. J'étais enchanté, et je m'efforçai de lui apprendre tout ce qui pouvait le rendre utile et adroit, mais je m'appliquai surtout à le faire parler et à m'en faire comprendre (lorsque je lui parlais moi-même). Jamais élève ne montra plus d'intelligence, et en outre il était si gai, s'appliquait tellement, et montrait tant de plaisir quand il arrivait[1] à me comprendre ou à se faire comprendre[2] lui-même, que c'était un plaisir de causer avec lui.[3] Ma vie, si pénible depuis le naufrage, devint maintenant si douce[4] que je commençai à me dire que n'eût été la crainte des sauvages, qui pouvaient m'attaquer à n'importe quel moment, peu m'importait de jamais quitter mon île déserte. J'avais tout ce qu'il me fallait:[5] une cabane qui me donnait de la chaleur en hiver et de l'ombre en été, le boire et le manger[6] en abondance, et (voilà que) maintenant j'avais un domestique pour partager ma vie et mes travaux. Tout ce qui me manquait, c'était la société de mes compagnons et de mes amis; mais avec tant à faire je n'avais que peu de temps pour me livrer à de tels regrets.

[1] parvenait. [2] entendre. [3] de lui parler. [4] facile.
[5] tout ce dont j'avais besoin. [6] de la nourriture et de l'eau.

## CII

### UN AUTEUR MODESTE—1

*Sir Fretful Plagiary.*—Alors, en toute sincérité, la pièce vous plaît? *Sneer.*—Énormément! *Sir Fret.*—Mais voyons,

il y a sûrement quelque chose que l'on pourrait améliorer, à votre avis, hein ? M. Dangle, est-ce que rien ne vous a frappé ? *Dangle.*—Ma foi, on est mal venu, en général, à [illegible] *Sir Fret.*—Avec la plupart des auteurs, oui, en effet ; ils sont en général d'une obstination étrange. Mais pour ma part,[1] je ne suis jamais si content que lorsqu'un critique[2] judicieux m'indique un défaut ;[3] car à quoi bon montrer un ouvrage à un ami, si l'on n'a pas l'intention de mettre à profit son jugement ?[4] *Sneer.*—C'est fort vrai. Eh bien donc, quoique j'admire fort la pièce dans son ensemble, il y a cependant une petite objection que je vais faire si vous me le permettez. *Sir Fret.*—Monsieur, vous ne sauriez m'obliger davantage. *Sneer.*—Il me semble que l'action n'est pas assez chargée.[5] *Sir Fret.*—Vous me surprenez ! Que l'action n'est pas assez chargée ?[5] *Sneer.*—Oui ; j'avoue qu'il me semble que les incidents sont trop peu nombreux. *Sir Fret.*—Croyez-m'en, M. Sneer, il n'y a personne pour le jugement de qui j'aie une déférence plus entière. Mais je vous assure, M. Sneer, que ma seule crainte, c'est que l'action ne soit déjà trop chargée.[6] Mon cher Dangle, que vous en semble ?[7]

[1] quant à moi. [2] censeur. [3] rien ne me plaît davantage que de me faire indiquer un défaut par un critique judicieux. [4] son opinion. [5] qu'elle manque d'action (d'incidents). [6] c'est que les incidents ne soient déjà trop nombreux. [7] qu'en pensez-vous ?

## CIII

## UN AUTEUR MODESTE—2

*Dangle.*—A vrai dire[1] je ne saurais partager l'avis[2] de mon ami Sneer. L'action me semble très suffisante, et les quatre premiers actes sont de beaucoup les meilleurs que j'aie jamais lus, ou vu représenter[3] de ma vie. Si j'osais hasarder une observation, ce serait que l'intérêt diminue[4] un peu au cinquième acte. *Sir Fret.*—Augmente, voulez-vous dire sans

[1] Vraiment. [2] l'opinion. [3] ou vus à la scène. [4] baisse.

doute, Monsieur. *Dangle.*—Non pas, (sur) ma parole ! *Sir Fret.*—Si, si, par tous les diables ! Il ne diminue[4] certainement pas, je vous l'affirme. Ah non, par exemple ! Il ne diminue[4] pas ! *Dangle.*—Voyons, Mme Dangle, ne disiez-vous pas que vous éprouviez la même impression ?[5] *Mme Dangle.*—Moi ? (Non) point ![6] Du commencement à la fin je n'ai observé aucun défaut dans aucune partie de la pièce. *Sir Fret.*—Parbleu ! Ce sont les femmes les meilleurs juges,[7] après tout ! *Mme Dangle.*—Si j'ai fait quelque objection, je suis certaine que ce n'était contre rien de ce qui se trouve dans la pièce ; mais j'ai exprimé la crainte qu'à tout prendre elle ne fût un peu trop longue. *Sir Fret.*—Pardon, madame : est-ce que vous parlez du temps qu'elle prend à jouer, ou voulez-vous dire que le sujet en soit délayé et languissant ? *Mme Dangle.*—Mon Dieu non ! Ce que j'en dis se rapporte seulement à la longueur ordinaire des pièces destinées à la scène.[8] *Sir Fret.*—J'en suis fort heureux, madame, vraiment fort heureux, parce que ma pièce est courte, tout ce qu'il y a de plus court.

[4] baisse. [5] que vous étiez aussi de mon avis. [6] Non vraiment !
[7] qui jugent le mieux. [8] à la représentation ; à être jouées.

## CIV

## PREMIÈRE RENCONTRE DE BOSWELL ET DE JOHNSON—1

Le lundi 16 mai j'étais assis dans l'arrière-boutique de M. Davies, après avoir pris le thé avec lui et Mme Davies, lorsque Johnson entra à l'improviste dans la boutique. Par la porte vitrée de la pièce où nous nous tenions, M. Davies l'aperçut qui s'avançait vers nous. Il m'annonça[1] la venue du terrible personnage, un peu à la manière d'un acteur dans le rôle d'Horatio, lorsque celui-ci fait part à Hamlet de l'approche du spectre de son père : "Voyez, Seigneur, il vient !" Il se trouva que je m'étais fait une idée fort exacte de l'extérieur de

[1] M. Davies l'ayant aperçu, par . . ., qui s'avançait vers nous, m'annonça.

Johnson, d'après le portrait qu'on avait fait Sir Joshua Reynolds peu de temps après la publication du Dictionnaire. Il est représenté (assis) dans son fauteuil, se livrant à une profonde méditation.[2] Ce fut la première peinture que son ami fit de lui, et Sir Joshua ayant eu la grande bonté de m'en faire présent, une gravure en a été tirée pour cet ouvrage. M. Davies me nomma, et me présenta respectueusement. J'étais fort troublé, et me rappelant ses préjugés contre les Écossais, car j'en avais souvent[3] entendu parler, je dis à Davies : "Ne lui apprenez[4] pas d'où je viens." "Il vient d'Écosse," cria Davies malicieusement. "Monsieur Johnson, dis-je, il est vrai que je viens d'Écosse, mais je n'y puis rien."[5]

[2] plongé dans la méditation. [3] beaucoup. [4] dites.
[5] mais ce n'est pas de ma faute.

## CV

## PREMIÈRE RENCONTRE DE BOSWELL ET DE JOHNSON—2

J'ose dire que j'avais fait cette petite plaisanterie pour l'apaiser et (pour) me le concilier, et non pas pour m'humilier aux dépens de mon pays. Quoi qu'il en soit, ce fut une parole malencontreuse ; avec cette vivacité d'esprit qui lui était si personnelle, il s'empara de l'expression "je viens d'Écosse," dont je m'étais servi pour exprimer que j'étais originaire de ce pays, et, comme si j'eusse dit que j'en fusse parti, ou que je l'eusse quitté, il répliqua : "C'est là, monsieur, je le vois tous les jours, ce que beaucoup de vos compatriotes ne peuvent s'empêcher de faire." Je me sentis foudroyé, et lorsque nous fûmes assis, j'éprouvai non seulement de l'embarras, mais aussi de l'appréhension de ce qui pourrait suivre. Il adressa alors la parole à Davies : "Que pensez-vous de Garrick ? Il m'a refusé un billet de faveur pour Miss Williams, parce qu'il sait qu'il aura salle comble, et qu'un billet lui ferait perdre trois schellings !" Impatient de saisir la première occasion d'entrer en conversation avec lui,

je me hasardai à lui dire: "Oh! monsieur, je ne puis pas croire que M. Garrick vous refusât une pareille bagatelle."—"Monsieur, répliqua-t-il, en me jetant un regard sévère, je connais David Garrick depuis plus longtemps que vous, et je ne sache pas que vous ayez le droit de m'en parler."[1]

[1] de me parler à ce sujet.

## CVI

## LETTRE D'ADIEUX—1

HAMPSTEAD, *le* 4 *Octobre* 1734.

MON CHER ET DIGNE AMI,—Vous avez tort de me ranger parmi ceux de vos amis qui vous oublient, car je vous ai écrit deux longues lettres, auxquelles je n'ai jamais reçu un mot de réponse.[1] Dans la première je m'enquérais[2] de votre santé, quant à la seconde, je vous l'ai envoyée il y a (déjà) longtemps par (l'entremise de) M. de la Mar. Je puis vous assurer en toute vérité que parmi vos amis et (vos) connaissances, aucun ne vous a en plus grande affection que moi. Je vais (bientôt) quitter[3] ce monde d'ennuis et de douleurs, et avec le reste de mes amis vous aurez votre part de mes dernières prières et de mes vœux de prospérité . . . Je suis arrivé ici[4] tellement affaibli par l'hydropisie et l'asthme que je ne pouvais ni dormir, ni respirer, ni manger, ni bouger. J'adressais à Dieu des vœux et des prières très sincères pour qu'il m'appelât[5] à lui. M'étant risqué à monter à cheval, ce dont je me privais[6] depuis plusieurs années, j'ai, contre mon attente, recouvré une grande partie de mes forces; le sommeil et la digestion me sont revenus; mais je m'attends à ce que mes symptômes reparaissent[7] lorsque je retournerai à Londres et que reviendra l'hiver.

[1] qui sont restées sans réponse. [2] m'informais; je demandais des nouvelles. [3] Je suis près de quitter. [4] dans cet endroit. [5] me rappelât. [6] m'abstenais. [7] à voir reparaître mes symptômes.

## CVII

### LETTRE D'ADIEUX—2

Je n'ai pas les moyens de mener une vie oisive[1] à la campagne ; et à mon âge, et avec une telle[2] maladie, la guérison ne va pas plus loin qu'une diminution des symptômes.[3] Ce que j'en ai fait, c'était, je vous l'assure, non pas pour prolonger ma vie, mais pour alléger mes souffrances. En effet, je suis à présent[4] dans la position d'un homme qui touchait au port,[5] et que le vent rejette[6] au large : (d'un homme) qui caresse l'espoir[7] d'aller dans un monde où tout sera bien, et qui a la certitude absolue de quitter un monde où il y a beaucoup de mal. Non pas que je sois particulièrement dégoûté de ce monde, car ma famille, et les bontés de mes amis, m'y apportent[8] autant de consolations qu'à un autre ; mais le monde, à tout prendre, me déplaît, et j'ai un pressentiment[9] trop sûr des calamités qui menacent mon pays. Que si j'ai le bonheur de vous revoir avant de mourir, vous trouverez néanmoins que je jouis des douceurs de la vie avec ma sérénité habituelle.

[1] de vivre dans l'oisiveté. [2] pareille. [3] et aucun homme de mon âge, atteint d'une maladie comme la mienne, n'a jamais vu son état s'améliorer au delà d'une diminution des symptômes. [4] me voici.
[5] qui était presque (entré) au port. [6] et qui se voit rejeté.
[7] qui a un espoir assez bien fondé : qui a lieu d'espérer. [8] donnent.
[9] des pressentiments trop sûrs.

## CVIII

### LETTRE D'ADIEUX—3

Je ne puis (pas) m'imaginer pourquoi le voyage d'Angleterre vous fait peur. Les raisons que vous invoquez sont insuffisantes, et je suis sûr que le voyage vous ferait du bien. Je recommande en général[1] les voyages à cheval, que j'ai toujours prisés, sentiment que[2] je puis maintenant confirmer

[1] D'une manière générale, je recommande.
[2] j'en ai toujours eu une bonne opinion, que.

par mon expérience personnelle.[3] . . . Je crains bien, mon cher ami, que nous ne nous voyions plus jamais dans ce monde. Je vous conserverai jusqu'à la fin mon affection et mon estime,[4] étant convaincu que vous ne quitterez jamais le chemin de la vertu et de l'honneur. Car[4] il n'y a rien dans ce monde qui vaille la peine que nous nous en écartions[5] si peu que ce soit. J'aurai grand plaisir à[6] recevoir quelquefois de vos nouvelles, car nul ne saurait être avec plus de sincérité, mon cher ami, votre très fidèle et très humble serviteur.—J. ARBUTHNOT. (*Lettre à Swift*).

[3] ma propre expérience. [4] Je conserverai jusqu'au dernier moment mon affection et mon estime pour vous (l'affection et l'estime que je vous porte). [4] En effet. [5] qui ait assez de valeur pour nous en faire dévier. [6] Ce me sera un grand plaisir de.

## CIX

## DE L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES

On élève la plupart des jeunes filles de qualité[1] comme si elles devaient être plus tard[2] de grandes dames, chose aussi peu probable, la plupart du temps,[3] que la canicule[4] au nord de l'Écosse. Il faut apprendre aux vôtres à régler[5] leurs désirs d'après les probabilités (de la vie), à s'être aussi utiles que possible à elles-mêmes, et à tenir la vie de famille[6] pour la condition la plus heureuse, comme[7] elle l'est en effet. Je ne doute pas que vous ne leur donniez toute l'instruction nécessaire pour les former[8] à une vie vertueuse, mais c'est une erreur capitale (que) de ne pas joindre à votre enseignement les réserves qu'il comporte. Sous le nom de vertus se cachent souvent des vices dont la pratique est suivie des pires conséquences. La sincérité, l'amitié, la piété, le désintéressement[9] et la générosité, ce sont là autant de grandes vertus, mais qui

[1] La plupart des jeunes filles . . . sont élevées. [2] devaient devenir. [3] chose qui est souvent aussi peu probable. [4] que de trop grandes chaleurs. [5] borner. [6] la vie d'intérieur. [7] car. [8] préparer. [9] l'abnégation.

deviennent criminelles si on les pratique sans discrétion.[10] J'ai vu certaines dames donner cours à leur mauvaise humeur[11] en se montrant fort impolies et impertinentes, et se figurer[12] qu'elles méritaient d'être approuvées parce qu'elles aimaient à dire aux gens leurs vérités.

[10] sans discernement. [11] [illegible]. [12] penser.

# CX

## DE LA CONVERSATION

Une des meilleures règles de la conversation, c'est de ne jamais rien dire dont un membre de la compagnie pût avec raison désirer que nous nous fussions abstenus :[1] rien de plus contraire au but dans lequel on se réunit, que de se quitter[2] mécontents les uns des autres. . . L'on peut montrer[3] dans la conversation deux défauts qui paraissent très différents, bien qu'ils aient la même origine et soient également condamnables : je veux dire l'impatience d'interrompre les autres et la crainte d'être interrompu soi-même. Or la conversation a deux buts principaux : amuser et édifier ceux parmi lesquels nous nous trouvons, et recevoir nous-mêmes ces bienfaits des autres ; et celui qui se rend compte de cette double intention ne peut guère tomber dans aucune de ces deux erreurs.[4] En effet, lorsqu'un homme parle en société, il est à supposer qu'il le fait pour plaire à ses auditeurs et non pour se plaire à lui-même : la discrétion la plus élémentaire nous apprendra donc à ne pas forcer[5] leur attention s'ils ne désirent pas nous la prêter.

[1] qu'un membre de la compagnie pût avec raison souhaiter que nous eussions passé sous silence. [2] se séparer. [3] [illegible].
[4] commettre une de ces deux erreurs. [5] nous emparer de force de.

# QUATRIÈME SECTION

## CXI

## DE LA CONCISION DU STYLE

La première règle que je vous donnerai, pour prêter[1] de la force à une phrase, c'est de la débarrasser de tous ses mots superflus. Ceux-ci peuvent quelquefois ne pas exclure un certain degré de clarté et d'unité, mais ils sont toujours une source de faiblesse. Ils ralentissent la phrase et l'encombrent :[2]

> " Est brevitate opus, ut currat sententia, neu se
> Impediat verbis lassas onerantibus aures."

En principe, tout mot qui n'ajoute rien d'important au sens de la phrase, ne peut que la gâter. Il ne saurait être superflu sans être nuisible. " Obstat, dit Quintilien, quicquid non adiuvat." Tout ce que la pensée ajoute facilement d'elle-même, mieux vaut l'omettre que l'exprimer. Ainsi : "Satisfait d'avoir mérité le triomphe, il en refusa les honneurs," est de meilleur style que : " Étant satisfait d'avoir mérité le triomphe, il en refusa les honneurs." C'est pourquoi je ne saurais vous recommander d'exercice de correction plus utile que le suivant : Lorsque vous revoyez ce que vous avez écrit ou composé, condensez tout ce qui est alambiqué, élaguez ces excroissances inutiles que l'on trouve si souvent dans une rédaction de premier jet.[3] Usons ici de sévérité, et nous trouverons toujours que nos phrases, par cet émondage, gagnent en vigueur et en énergie.

[1] La première règle à suivre, pour donner. [2] mais ils affaiblissent toujours la phrase, qui s'en-trouve (comme) ralentie et encombrée.
[3] dans un brouillon.

## CXII

### LE STYLE DE SWIFT

Tous les sujets qu'il aborde, (qu'ils soient) sérieux ou plaisants, Swift les traite en maître. Il avait, plus que tout autre peut-être, le sentiment de la pureté, des ressources et de la précision de la langue anglaise; aussi est-il, pour ceux qui veulent acquérir un style pur et correct,[1] un des modèles les plus profitables. Mais ne vous attendez (pas) à trouver dans sa langue ni élégance ni fleurs de rhétorique. Son génie fier et chagrin lui faisait mépriser tout embellissement de ce genre, comme indigne de lui. Il formule ses jugements en termes simples, positifs et tranchants, comme quelqu'un qui est sûr d'avoir raison; peu lui importe que vous soyez satisfait ou non. Ses phrases sont souvent négligées; elles sont claires quant au sens, mais ne témoignent d'aucun souci de l'harmonie, ni même, bien souvent, de la concision ou de l'élégance. Qu'une métaphore, ou toute autre figure, se trouvât donner plus de mordant à sa satire, il daignerait peut-être l'adopter, à l'occasion; mais si elle ne tendait qu'à embellir et à illustrer, il préférerait la rejeter. Il s'ensuit que souvent, dans ses œuvres sérieuses, peu s'en faut que son style ne soit sec et inerte, tandis que dans ses œuvres humoristiques la simplicité de sa manière d'écrire met son esprit en pleine valeur.

[1] qui veulent atteindre à la pureté et à la correction du style.

## CXIII

### COMMENT ON APPORTE LE BONHEUR

Il y a des gens qui voudraient accomplir de grandes actions; mais parce qu'ils attendent de grandes occasions, la vie passe, et les actes de charité demeurent inaccomplis. Or, notez le bien,[1] c'est dans les petites choses que le Christ montrait sa sollicitude. Et c'est de ces petites choses que se compose la

[1] remarquez bien.

vie humaine. Les occasions d'agir en grand ne se présentent que rarement—la vie est faite d'infinitésimaux. Faites le compte du bonheur pour un jour donné : vous trouverez qu'il s'est composé de petites attentions, de regards bienveillants, qui vous ont remué le cœur, et qui ont dissipé cette couche aigre et rance de misanthropie qui ne laisse pas de se former [2] sur le courant de notre vie intérieure, pour peu que [3] notre cœur reste fermé à nos semblables. Chacun de nous retrouvera sans doute dans ses souvenirs [4] l'image de quelque membre d'une famille, dont la seule présence semblait répandre le bonheur : une sœur ou une fille peut-être, dont le pas léger, même de loin,[5] illuminait [6] tous les visages. Quel était le secret d'un tel pouvoir ? Qu'avait-elle fait pour le posséder ?

[2] qui se forme volontiers. [3] chaque fois que. [4] sa mémoire.
[5] entendu au loin. [6] éclairait.

## CXIV

## DE LA SINCÉRITÉ

Si l'on se mêle au monde,[1] et que l'on prête attention à la conversation des hommes, on ne peut que s'affliger de voir bien des choses qu'on est cependant forcé de voir tous les jours ; l'intransigeance, le manque de charité et de sincérité des hommes à l'égard les uns des autres ; de voir avec quelle amabilité ils se traitent par devant, et avec quelle dureté par derrière. N'y eût-il rien (d'autre) que ce trait détestable, qui règne si communément [2] dans le genre humain, c'en serait assez pour franchement dégoûter du monde un homme honnête et loyal, qui aime la droiture et la sincérité ; pour lui faire quitter avec plaisir cette scène où il n'y a rien de spontané ni de sincère, mais où tous semblent jouer un rôle ; où la conversation de la plupart des hommes est pleine de desseins cachés et d'embûches, pleine de flatterie et de mensonge, pleine de belles paroles et d'actions méchantes.

[1] Si l'on va dans le monde. [2] (qui est) si répandu.

## CXV

### DE L'INCERTITUDE DE LA VIE SUR TERRE

Quelque bonheur que puisse comporter notre situation[1] dans ce monde, il est à coup sûr plein d'incertitude et d'instabilité ; nous ne pouvons en jouir longtemps, et à chaque instant nous courons le risque[2] de nous en voir privés.[3] Quelque degré de félicité terrestre que nous ayons en partage, nous n'avons aucune certitude que celle-ci soit pour durer.[4] Il n'y a rien sur cette terre qui ne puisse, au moment même où nous en sommes aussi sûrs qu'on peut l'être en ce monde, nous être ravi[5] par mille accidents. En supposant même que ce bonheur fût stable et destiné à durer,[6] nous-mêmes nous y serons arrachés. Il nous faudra mourir, et ce jour-là,[7] toutes nos joies, toutes nos espérances quant à ce monde, périront avec nous. Car ce n'est pas ici-bas que nous devons séjourner ;[8] nous n'avons[9] pas de cité où nous devions durer ; c'est donc en vain que nous nous forgeons un bonheur dans ce monde, puisque nous ne sommes pas pour y rester,[10] et que nous ne faisons qu'y passer en voyageurs.

[1] condition. [2] nous sommes en danger. [3] de nous le voir ravir [illegible]. [4] doive durer. [5] enlevé. [6] ne se démente pas et se prolonge. [7] en ce même jour. [8] qu'est notre séjour. [9] n'y avons. [10] ne devons pas y rester.

## CXVI

### DU GOÛT DANS LA LECTURE

Tout le monde aime un récit de bataille ou d'aventures. Il en est qui font leurs délices de l'inquiétude fiévreuse avec laquelle on s'attache à toutes les étranges impasses, les miraculeuses délivrances, les ingénieuses inventions qui s'offrent au lecteur ; rien que la crainte imaginaire des dangers ainsi dépeints éveille notre émotion, nous surexcite et nous angoisse. Ce goût des aventures est bien un premier pas au delà de l'esprit terre-à-terre qui ne saurait

s'intéresser à rien en dehors de son entourage immédiat, qui ne tient aucun compte de ce qu'il ne peut ni voir, ni toucher, ni goûter, ni employer sur-le-champ ; mais ce n'est encore que la forme la plus basse du penchant pour la lecture. Cela peut se borner au plaisir qu'on prend à lire les meurtres dans le journal, rien que pour se donner une sorte de frisson ; c'est un goût qui devient malsain quand c'est uniquement par amour des horreurs et des cruautés qu'on s'attache à les lire, ou quand on prend plaisir à des stratagèmes et à des machinations louches, perfides et malhonnêtes. Il est toujours pernicieux de s'intéresser au mal.

## CXVII

## DES ROMANS

Qu'est-ce donc qui fascinait à tel point ce jeune étudiant, arrêté[1] au bord de la rivière ? Ce n'était pas le Pont aux ânes. Quel était le livre qui le charmait tant, et le rendait aveugle à toute autre chose en ce monde, au point qu'il ne se souciait guère de la marchande aux quatre saisons et de ses pommes, ni (tentation plus forte encore pour des fils d'Ève) des jolies filles aux joues fraîches qui riaient et jasaient[2] autour de la fontaine ? Quel était ce livre ? Croyez-vous que ce fût Tite-Live, ou la grammaire grecque ? Non pas ; c'était un *Roman* que tu lisais, grand paresseux à la mise peu soignée, grand propre à rien ! Et tu avais bien raison ! C'était d'Artagnan enfermant le général Monk dans une caisse, ou parvenant presque à sauver la tête de Charles I. C'était le prisonnier du château d'If coupant son sac à cinquante pieds sous l'eau (je cite les romans que j'aime le mieux moi-même, des romans sans amour ni discours, ni bêtises de ce genre, mais remplis de combats, d'évasions, de brigandage et de sauvetages)—coupant son sac, dis-je, et gagnant à la nage l'île de Monte Cristo. O Dumas ! O vieil

[1] debout. [2] bavardaient.

Alexandre, si brave, si généreux, si chevaleresque ! Je te rends ici hommage, et te rends grâces de tant d'heures enchantées. Je t'ai lu, étant alité, pendant treize heures d'une heureuse journée, et j'avais les dames de la maison qui s'arrachaient[3] les volumes.

[3] se disputaient.

## CXVIII

### LE JEUNE HOMME TIMIDE

Le jeune homme se mit à table avec une appréhension visible, et se tournant brusquement pour écouter une remarque de son bavard de voisin, fit tomber son petit pain. Il n'y avait là rien de bien désastreux, et s'il avait eu la présence d'esprit de ne pas y toucher, et de n'en rien dire, je présume que le garçon qui avait mis le couvert n'en aurait rien su, mais notre jeune homme, au cours de diverses tentatives plus ou moins heureuses pour l'empêcher de tomber, jongla un peu avec, comme on peut voir dans la rue des messieurs le faire avec leur chapeau par un jour de grand vent, et enfin, donnant au petit pain un coup assez brusque[1] dans son empressement à le rattraper, l'envoya avec beaucoup d'adresse[2] dans une soupe au lait non loin de là, à l'indicible terreur et à la grande confusion d'un aimable monsieur chauve qui était en train de la servir. Notre timide jeune homme parut sur le point d'avoir un coup de sang, tellement son visage s'empourpra à la suite de[3] cette catastrophe.

[1] par trop brusque. [2] avec une adresse consommée. [3] en présence de.

## CXIX

### DE L'IMPARTIALITÉ DANS L'ÉTUDE DES LANGUES

C'est une erreur commune chez les gens sans culture, comme chez ceux d'une culture profonde, mais étroite, de se

figurer qu'eux seuls savent parler, et que tous les autres ne sont que des bredouilleurs, des "barbares," parleurs inintelligents parce qu'ils leur sont inintelligibles. Nous ne risquons pas de tomber dans cette erreur, mais nous risquons cependant de faire trop grand cas des caractères propres à notre langue, et de méconnaître ceux des langues étrangères. Ici, rien de plus difficile qu'une complète impartialité ; il faut, pour juger et comparer les mérites de sa propre langue et d'une autre, une connaissance approfondie de tous les détails de la question, une certaine facultié d'analyse et de comparaison, et une absence de préjugés tant nationaux qu'individuels, dont seuls sont capables des esprits exceptionnellement doués, exceptionnellement disciplinés. De grands savants même sont sujets ici à de grandes erreurs. On rencontre d'éminents philologues de langue anglaise qui considèrent les procédés analytiques de l'anglais comme le seul mode d'expression raisonnable ou "logique," et qui dédaignent la synthèse grecque comme la marque d'une individualité grossière et encore peu développée ; on en rencontre bien d'autres, sans doute, de diverses nationalités, qui méconnaissent les ressources de l'anglais, et à qui il répugne de mettre au premier rang [1] une langue qui a tant perdu ou rejeté de sa structure première.

[1] d'assigner une des premières places à.

## CXX

### DE LA JUSTICE

C'est à mon avis un des plus grands égarements de notre époque, que nous avons laissé s'étioler et se refroidir notre faculté d'indignation, et que nous n'avons plus ni le désir ni le courage de faire justice du crime. Nous nous sommes pénétrés de l'idée, par trop bienveillante vraiment, que la justice doit être préventive et non plus [1] vengeresse ; nous nous imaginons qu'il faut punir non par indignation, mais

[1] non pas.

par utilité, non pour infliger au coupable la souffrance qu'il mérite, mais pour détourner les autres de la même faute par la terreur du châtiment.[2] Théoriquement, cette belle justice où il n'entre rien de vindicatif, cela veut dire qu'après avoir convaincu un homme d'un crime méritant la mort, nous pardonnons entièrement au criminel, et lui rendons sa place dans notre affection et notre estime ; après quoi nous le pendons, non comme malfaiteur mais comme épouvantail. Voilà la théorie. En pratique, cela veut dire que nous condamnons un enfant à un mois de prison pour avoir volé une poignée de noix, de crainte que d'autres enfants ne viennent encore voler nos noix. Mais nous ne punissons pas le tripoteur qui a ruiné un millier de familles, parce que nous jugeons que le tripotage donne au commerce un encouragement salutaire.

[2] pour faire craindre aux autres les conséquences de la même faute.

## CXXI

## DE L'USAGE DES LIVRES

Quand nous sommes occupés à[1] lire un des grands et bons auteurs, nous devons nous considérer comme des chercheurs de[2] trésors dont, pourvu que nous les rangions bien et en ordre dans notre esprit, nous pourrons nous servir en mainte occasion au cours de la vie.[3] Lorsqu'il s'agit, par exemple, de porter une trop lourde charge de prospérité ou d'adversité (il peut nous arriver l'un ou l'autre), qui, possédant bien son Sénèque ou son Plutarque, est si sage ou si fou qu'il ne puisse trouver dans leurs doctrines un soutien et un secours ?[4] Je cite ceux-ci plutôt que Platon ou qu'Aristote, les ouvrages de ces derniers n'ayant pas encore été complètement traduits en anglais, à ce que je crois, et étant par conséquent moins accessibles à la plupart de mes compatriotes. Mais, deman-

[1] employons notre temps à.
[2] comme à la recherche de.
[3] pendant notre vie.
[4] de quoi le réconforter et lui être utile.

dera-t-on peut-être, Sénèque ou Plutarque nous feront-ils rire? Peut-être pas; mais si vous n'êtes pas un sot, digne lecteur, et j'aurais mauvaise grâce à soupçonner le contraire, ces deux auteurs, et surtout Plutarque, vous offriront plus de plaisir que s'ils étaient plaisants. Pour ma part, et je le déclare hautement, je n'ai pas lu Lucien lui-même avec plus de plaisir que Plutarque, mais on peut sûrement s'étonner que des écrivailleurs comme Tom Brown, Tom d'Urfey, et ces beaux-esprits de notre époque, trouvent des lecteurs, alors que nous possédons les écrits de Plutarque, et que ces écrits, à ce qu'il me semble,[5] demeurent[6] fort peu connus.

[5] si je ne me trompe. [6] sont.

## CXXII

## LE VIEUX DOMESTIQUE ÉCOSSAIS

Le soin que prenaient les vieux domestiques des intérêts de la famille, et le sans-gêne avec lequel ils prenaient sur eux de protéger ces intérêts, les portait à afficher une importance tantôt[1] exaspérante, tantôt[1] des plus comiques. Un ami m'a donné comme exemple de ces soins officieux ce qui arriva pendant le dîner, à Airth, il y a une trentaine d'années.[2] Mme Murray d'Abercairney se trouvait parmi les[3] invités, et pendant le dîner un membre de la famille s'aperçut qu'elle cherchait la cuiller pour prendre du sel. On s'adressa au vieux domestique Thomas, pour qu'il pourvût à ce besoin. Il n'eut pas l'air d'entendre. On répéta plus péremptoirement: "Thomas, Mme Murray n'a pas de cuiller à sel." Là-dessus il répliqua d'un ton significatif: "La dernière fois que Mme Murray a dîné ici nous en avons perdu une." Un vieux domestique qui prenait un intérêt pareil à tout ce qui se passait dans la famille, s'aperçut que son maître pensait avoir bu à la santé de toutes les dames qui se trouvaient à table, mais qu'il

[1] parfois . . . parfois. [2] au cours de la dernière génération.
[3] au nombre des.

en avait oublié une. Il lui demanda pour lui rafraîchir la mémoire : "Et celle-là, à la robe verte, qu'est-ce qu'elle vous a fait ?" [4]

[4] qu'est-ce que vous avez contre elle ?

## CXXIII

## SIR ROGER CHEZ LUI

Je me sens d'autant plus à l'aise dans la famille de Sir Roger, qu'elle se compose de personnes graves et posées, car le chevalier étant le meilleur maître du monde, il change rarement de domestiques, et étant adoré de tous ceux qui l'entourent, ses serviteurs n'ont jamais envie [1] de le quitter ; c'est pourquoi ses domestiques sont tous d'un certain âge, ayant vieilli avec leur maître. On prendrait son valet (de chambre) pour son frère ; son sommelier a les cheveux gris, son palefrenier est un des hommes les plus graves que je connaisse,[2] et son cocher a toute l'apparence d'un conseiller d'État. La bonté du maître se révèle même dans la personne du vieux chien de garde, et d'un cheval gris que l'on entretient à l'écurie avec beaucoup de soins et d'égards, par reconnaissance de ses services passés, bien qu'il soit hors d'état de travailler depuis plusieurs années.

Je ne puis voir sans beaucoup de plaisir la joie empreinte sur le(s) visage(s) de ces vénérables [3] domestiques, lors de l'arrivée de mon ami à son château. Certains d'entre eux ne purent [4] retenir leurs larmes en revoyant leur vieux maître ; chacun s'empressait pour le servir, et paraissait désappointé s'il n'y avait rien qu'il pût faire. Cependant le vieux chevalier, d'un ton paternel où il y avait quelque chose de l'autorité du chef de famille, entremêlait à des questions sur ses affaires des interrogations bienveillantes ayant rapport à eux-mêmes.

[1] de s'en aller. [2] que j'aie jamais vu (rencontré).
[3] vieux. [4] ne pouvaient.

## CXXIV

## L'EXCELLENCE[1] EST LA RÉCOMPENSE DU TRAVAIL

Dans l'art de la peinture, comme dans tous les autres, il ne manque pas de professeurs qui prétendent indiquer[2] le plus court chemin pour atteindre à l'excellence[1] et l'on a inventé plus d'un expédient pour épargner aux étudiants le travail et l'étude. Mais que personne ne se laisse entraîner vers l'oisiveté par des promesses spécieuses. L'excellence[1] n'est donnée à l'homme qu'en récompense du travail. Il faut à vrai dire une grande force de caractère pour persévérer dans des habitudes de travail, sans avoir la satisfaction de se rendre compte du progrès accompli, celui-ci, comme les aiguilles d'une horloge, avançant d'heure en heure, mais si lentement qu'il échappe à l'observation. La facilité dans le dessin, comme celle qu'on acquiert à jouer d'un instrument de musique, ne peut résulter que d'actes infiniment répétés. Je n'ai donc pas besoin de m'étendre longuement sur la nécessité d'une application continuelle, ni de vous dire qu'il faut avoir sans cesse le portecrayon entre les doigts. Différentes méthodes vous viendront à l'esprit, au moyen desquelles vous pouvez acquérir cette facilité. Je vous recommande en particulier, lorsque vous êtes de retour de l'Académie (des Beaux-Arts) (qu'il faut fréquenter assidument, cela va sans dire), de vous exercer à dessiner de mémoire.

[1] la perfection. [2] enseigner ; montrer.

## CXXV

## LES DEVOIRS DE L'HOMME

Il me souvient d'un vieil aphorisme scolastique qui affirme "que l'homme qui vit entièrement détaché des autres ne peut être qu'un ange ou un démon." Lorsque je constaterai chez

n'importe les pieds de ces messieurs de notre époque, qui ont l'esprit si détaché, la pureté, la puissance et la bienveillance angéliques, j'admettrai que ce soient des anges. En attendant quoi, nous sommes nés[1] pour n'être que des hommes, et ce sera[2] assez si nous nous exerçons à bien remplir ce rôle. Il nous incombe donc de cultiver notre esprit avec soin, d'amener à une pleine et vigoureuse maturité tous les sentiments généreux et louables qui appartiennent à notre nature, d'apporter au service et à la conduite de la chose publique les qualités[3] qui embellissent la vie privée, et de faire preuve de patriotisme sans jamais oublier les bienséances. Il nous faut cultiver des amitiés et encourir des inimitiés, aussi fortes les unes que les autres, mais choisies avec soin, et nous montrer de bonne composition dans celles-là, mais implacables dans celles-ci. Conformons-nous dans nos principes à nos devoirs et à notre position et soyons pleinement persuadés que toute vertu qui n'est pas pratique n'est pas de bon aloi. Mieux vaut risquer de faire des faux pas[4] en suivant une ligne de conduite qui nous mène à agir avec efficacité et énergie, que de traîner ses jours sans blâme mais sans utilité. La vie publique demande de la force et de l'énergie ; celui-là faut[5] à son devoir qui s'endort lorsqu'il est de garde[6] tout autant que celui qui passe à l'ennemi.

[1] nous sommes au monde. [2] c'en sera. [3] dispositions.
[4] des fautes. [5] manque. [6] lorsque c'est à lui de veiller.

## CXXVI

## SUR LES DEVOIRS DES ROIS

On ne saurait tracer les règles de la sagesse civile ou politique. Un tel sujet ne comporte pas de définitions exactes. Mais bien qu'il soit impossible de tracer les limites du jour et de la nuit, la lumière et l'obscurité sont à tout prendre assez faciles à distinguer. Il ne doit donc pas être impossible à un Prince de découvrir un mode de gouvernement, et des personnes pour l'administrer, qui donnent à son peuple un haut

degré de satisfaction. . . . Le devoir et l'intérêt exigent également du Prince qu'il s'applique à donner de la tranquillité à son gouvernement. Mais ceux qui le conseillent peuvent avoir intérêt à encourager le désordre et la confusion : et si l'opinion du peuple leur est hostile, ils chercheront naturellement à empêcher que cette opinion ne l'emporte. C'est ici qu'il incombe au peuple d'affirmer la conscience de sa propre valeur. Il y va de toute son importance, et par suite de toute sa liberté, car sa liberté ne saurait longtemps survivre à son importance. Et c'est ici que les forces naturelles du royaume, la grande aristocratie, les principaux propriétaires, les riches marchands et industriels, les gros fermiers, doivent s'interposer pour sauver leur Prince, eux-mêmes et leur postérité.

## CXXVII

## DE LA POLITIQUE COLONIALE

Appauvrir les Colonies en général, et en particulier arrêter le noble cours de leurs entreprises maritimes, ce serait là une tâche plus facile, j'en conviens volontiers. Nous avons montré quelque inclination à un système de cette sorte, une inclination même à maintenir les entraves alors que l'offense avait cessé ; nous nous considérons comme les rivaux de nos colonies, persuadés que nous devons nécessairement gagner ce qu'elles perdront. Nous pouvons certes accomplir beaucoup de mal. Un pouvoir au-dessous de toute autre tâche est souvent à la hauteur de celle-ci. Je ne pense pas que les Colonies puissent opposer à notre violence des forces directes et immédiates bien formidables ; en quoi il se peut cependant que je me trompe. Mais lorsque je considère que nous avons des Colonies à seule fin de nous servir, il paraît assez absurde à mon pauvre entendement de les mettre hors d'état de servir afin de les maintenir dans l'obéissance. Nous voilà revenus, en somme, à l'ancien principe de la tyrannie, principe dont je croyais la fausseté reconnue, et qui

se propose de subjuguer les hommes en les ruinant. Mais songez bien que lorsque vous aurez poursuivi jusqu'au bout votre système d'appauvrissement, la nature suivra son cours habituel ; que le mécontentement augmentera avec la misère ; et qu'il y a dans la fortune de tous les états des moments critiques où ceux qui sont trop faibles pour contribuer à votre prospérité, sont cependant assez forts pour compléter votre ruine. *Spoliatis arma supersunt.*

## CXXVIII

## LES BARDES IRLANDAIS

Il y a chez les Irlandais une certaine espèce de gens qu'on appelle Bardes, qui leur tiennent lieu de poètes, et dont c'est la profession de louer et de honnir les hommes dans leurs poèmes et morceaux rimés. Ces bardes sont si recherchés, et tenus en si grande estime, que personne n'ose leur déplaire ni les offenser de crainte de s'attirer des reproches, et de descendre à la postérité couvert d'opprobre. . . . Or il est très vrai que les poètes qui s'attachent, dans leurs écrits, à améliorer les mœurs des hommes, et à inculquer aux jeunes gens, par l'enchantement de leurs vers, l'amour de l'honneur et de la vertu, sont dignes de notre plus grand respect. Mais ces bardes irlandais se proposent, pour la plupart, un but tout opposé : loin d'inculquer aux jeunes gens aucune discipline morale, ils méritent d'être soumis eux-mêmes à une discipline sévère, car il est rare qu'ils choisissent les actions d'hommes vertueux pour orner leurs chants ; tout au contraire, trouvent-ils un homme hardi et insoumis, dangereux et sans scrupules, au caractère intraitable et rebelle, c'est celui-là qu'ils prennent pour héros et qu'ils glorifient dans leurs chants.

**First Lessons in French.** Translated and adapted for the use of English pupils from the Ninth Edition of Banderet and Reinhard. By GRACE SANDWITH. Crown 8vo, 192 pages, 1s. 6d.

The great success of this book in Switzerland should recommend it to the notice of English teachers. It represents an effort to classify and systematise the elements of the "direct method." The grammatical machinery of the "old method" has been borrowed afresh, and the sound plan of presenting new difficulties gradually, one by one, has also been followed. The advantages of the "direct method" have not been ignored, but have been retained in so far as they are compatible with the order which is the basis of the present manual.

**A First Year of French for Young Beginners.** By J. E. MANSION, B. ès-L., George Watson's College, Edinburgh. Crown 8vo, stout cloth cover, 1s.

The new edition contains an illustrated section on a day in the life of a French schoolboy.

It is an "all-in" book, containing conversation exercises, readings, poems to be learnt by heart, and a table of verbs. Where French is begun at a very early stage, no better and fuller book could be found, and as a preparation for the more advanced work it is well and suitably adapted.—*The Secondary School Journal.*

**Progressive French Idioms.** A Classified List of Phrases in current use, with their English equivalents. Compiled by R. DE BLANCHAUD, L. ès-L., Senior Modern Language Master at the Aberdeen Central Secondary School. Small crown 8vo, 1s.

**One Hundred Exercises.** In French Conversation and Composition. Based on "Progressive French Idioms," by R. DE BLANCHAUD, L. ès-L. 64 pages, sewed, 6d.; limp cloth, 8d. Key, 1s. 8d. net, post free.

The parent work has been immediately successful, and this little book should still further enhance its utility. The author claims that no satisfactory results can be obtained from composition unless this is based upon work previously done by the student.

**One Thousand Common French Words.** Compiled by R. DE BLANCHAUD, L. ès-L. Small crown 8vo, 32 pages, sewed, 4d.; limp cloth, 6d.

In this Vocabulary words such as *père*, *mère*, *maison*, etc., which are generally well known to anyone who has studied the mere rudiments of French, are not included. Only such words are given as require no context to be fully understood, and which can be used in their obvious sense as soon as known. The Vocabulary is roughly divided into four parts according to the importance of the words. The English is given in the second half of the book both for reference and retranslation exercises.

**Selections for French Sight Translation.**

1. Easy. Just ready. Compiled by J. E. MANSION, B. ès-L. 4d.
2. Medium. Compiled by M. S. BRUCE. 4d.
3. Advanced. Compiled by T. F. COLIN, Ph.D. 6d.

# HEATH'S PRACTICAL FRENCH GRAMMAR.

By W. H. FRASER, B.A., and J. SQUAIR, B.A. With full Vocabularies. Crown 8vo. Section I., 2s.; Section II., 2s. 6d. Complete, 532 pages, 3s. 6d. Key, for Teachers only, 5s. 3d. net, post free.

This is the most popular French Grammar on modern lines, but with a judicious admixture of the best features of the older methods. The exercises are *continuous*, and the skilful manner in which the grammatical rules are enforced and illustrated is universally admired. The book is a triumph for the inductive method, and it *gives sustained satisfaction wherever introduced.* Especial help has been given in pronunciation, and the exercises deal with topics of everyday life and make provision for regular *oral* as well as written practice.

## The Shorter Course Exercises on Section II. of Heath's Practical French Grammar. Limp cloth, 6d.

These Exercises have been written in response to a demand from some schools which require a shorter course in grammar than that provided for in the original work. They are intended to furnish, within limited space, a thorough course of practice on the main points of grammar, without reference to finer distinctions or rarer constructions.

## Alternative Exercises for Practical French Grammar.

Sections I. and II. 88 pages. Prepared by the Authors. Sewed, 6d.

These Exercises have been prepared by the authors of the Grammar for teachers who desire to vary the written work of their classes from year to year. They correspond in style, length, and degree of difficulty with those in the Grammar, and are based on the same French exercises, so that pupils in successive classes, or in different sections, while studying the same French lesson in all other particulars, may write different yet equivalent exercises.

## Supplementary Exercises. Based on Heath's Practical

French Grammar, Section I. By J. E. MANSION, B.-ès-L. Sewed, 6d. Section II. Sewed, 8d. Keys, 3s. 9d. net each, post free.

These Exercises are intended, in the first place, to supply variety and change of material wherever Section I. forms the basis of instruction for a period of two or more years. In the second place they are meant partly to lead up to, and partly to supplement, the exercises in the Grammar, and to enable the teacher to concentrate the attention of the class on any rule or paragraph which requires special attention and practice.

## Extracts for Composition in French.

For Middle and Senior Classes. Compiled and Edited by J. E. MANSION, B.-ès-L., George Watson's College, Edinburgh. With or without Vocabulary. Crown 8vo, 1s. 6d. Key, for Teachers only, 3s. 9d. net, post free.

*The References are to Heath's Practical French Grammar.*

"Nearly 130 extracts are chosen, carefully graduated, and valuable help is afforded in the translation of idiomatic phrases and constructions. The latter half of the book consists of really difficult pieces, mainly from English classical authors, and though not meant to be chosen as models of English style, yet the rendering of them into French will tax the intelligence of the advanced student to the utmost. At the head of each extract a few model sentences are given, bearing on the idioms in the piece in which they occur. This is one of the best books on French composition we have come across for some time."—*School.*

# Harrap's Shorter French Texts

General Editor: [illegible] MANSION, [illegible]

With [illegible], Notes, Vocabularies, etc. Most of the volumes [illegible] pages. [illegible]

**Series A.** Very Easy. With Vocabulary.

Choix de Contes Populaires de la Haute-Bretagne, par [illegible]
Contes des Marins de la Haute-Bretagne, par [illegible]
La Belle au Bois dormant [illegible] en quatre tableaux, par [illegible]
Deux Comédies enfantines, par [illegible]
La Journée d'un petit Lycéen, par [illegible] Illustrated.
Cinquante petites Lettres en Français, par [illegible]

**Series B.** Easy. With Vocabulary.

Le Château de la Vie, par [illegible]
Michel Perrin, par [illegible]
**Mon Etoile**, par SCRIBE.
**Le Médecin malgré lui**, par MOLIÈRE.
Le Bourgeois Gentilhomme, par [illegible] Abridged.
Les petites Ignorances de la Conversation, par [illegible]
**Anecdotes sur Napoléon**, par M. DE ST HILAIRE.
**Quatre Contes des Mille et une Nuits.**
Choix de Poésies faciles. Edited by W. M. [illegible]
Contes du Petit-Château, par [illegible] pages. [illegible]
**Contes de ma Jeunesse**, par L. LAILAVOIX, L.-ès-L.
**La Farce de Paquin fils**, par L. LAILAVOIX, L.-ès-L.
Le Docteur Bousseau, par [illegible] pages. [illegible]

**Series C.** Intermediate. With Vocabulary.

Le Trésor du Vieux Seigneur, par [illegible]
Récits tirés des Impressions de Voyage d'Alexandre Dumas [illegible]
Croisilles, par [illegible]
**Contes à ma Sœur**, par H. MOREAU.
**Poèmes Napoléoniens.**
Gringoire, par [illegible] pages. [illegible]
Les Précieuses Ridicules, par [illegible] pages. [illegible]

**Series D.** Intermediate and Advanced; no Vocabularies.

L'Avocat Patelin, par [illegible] Abridged.
L'Avare, par [illegible] Abridged. [illegible] pages. [illegible]
Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille, par [illegible]
L'Evasion ([illegible]), par A. [illegible]
Waterloo ([illegible]), par V. [illegible]
La Littérature Anglaise ([illegible]), par [illegible] pages. 8d.

*N.B.—Fuller particulars of these Texts will be found in our new Special Descriptive List of Books on Modern Languages*

# An Alphabetical List of French Authors

## Edited with Introduction and Notes

| | |
|---|---|
| **About, Ed.: Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille** | S. Tindall, M.A., with Exercises, 6d. |
| **About: La Mère de la Marquise** | M. P. Brush, Ph.D., with Vocabulary, 1s. 3d. |
| **About: Le Roi des Montagnes** | T. Logie, Ph.D., with Vocab., 1s. 6d. |
| **Augier and Sandeau: Le Gendre de M. Poirier** | B. W. Wells, Ph.D., 1s. |
| **Auzas: La Journée d'un petit Lycéen** | A. Auzas, with Illustrations, Exercises, and Vocabulary. |
| **Auzas: Poèmes Napoléoniens** | A. Auzas, with Exercises on French Prosody, Notes and Vocab., 6d. |
| **Balzac: Cinq Scènes de la Comédie Humaine** | B. W. Wells, Ph.D., 1s. 6d. |
| **Balzac: Le Curé de Tours** | O. B. Super, with Vocab., 1s. 3d. |
| **Balzac: Le Père Goriot** | R. L. Sanderson, 3s. 6d. |
| **Beaumarchais: Le Barbier de Séville** | I. H. B. Spiers, 1s. |
| **Boileau: Selections from** | Prof. O. Kuhns, 2s. |
| **Bossuet: Selections from** | F. M. Warren, 2s. |
| **Brueys: L'Avocat Patelin** | Marc Ceppi, with Exercises, 6d. |
| **Capus: Pour Charmer nos Petits** | C. Fairgrieve, M.A., with Illustrations, Exercises, and Vocab., 1s. |
| **Chateaubriand: Atala** | O. Kuhns, with Vocabulary, 1s. 3d. |
| **Choix de Poésies faciles** | W. M. Daniels, D.Litt., with Vocabulary, 6d. |
| **Contes de Fées** | E. S. Joynes, M.A., with Paraphrases for Retranslation, and Vocabulary, 1s. 6d. |
| **Contes de ma Jeunesse** | L. Lailavoix, L.-ès-L., with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| **Contes des Mille et Une Nuits** | R. de Blanchaud, L.-ès-L., with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| **Contes et Légendes I.** | H. A. Guerber, with Vocab., 1s. 6d. Materials for Conversation and Composition, 6d. |
| **Contes et Légendes II.** | H. A. Guerber, with Vocab., 1s. 6d. Materials for Conversation and Composition, 6d. |
| **Contes et Récits** | J. E. Mansion, B.-ès-L., with Vocabulary and Exercises, 1s 6d. |
| **Corneille: Cinna** | J. E. Matzke, Ph.D., 1s. 3d. |
| **Corneille: Horace** | J. E. Matzke, Ph.D., 1s. |
| **Corneille: Le Cid** | F. M. Warren, 1s. 3d. |
| **Corneille: Polyeucte** | A. Fortier, 1s. 3d. |
| **Daudet: Le Petit Chose (Part One, Abridged)** | Wm. Robertson, M.A, with Vocab., 1s. 6d. |
| **Daudet: Lettres de mon Moulin (Selected)** | J. E. Mansion, B.-ès-L., with Vocabulary, 1s. 6d. |

| | |
|---|---|
| de Banville, Th.: Gringoire . . | L. Peacop, with Vocabulary and Exercises, 8d. |
| de Bawr, Mme: Michel Perrin . | F. J. Harriman, M.A., with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| de Musset: Croisilles . . . | S. Tindall, M.A., with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| de Musset: Pierre et Camille . . | O. B. Super, Ph.D., 9d. |
| de Musset: Trois Comédies—Fantasio: On ne badine pas avec l'Amour: Il faut qu'une Porte soit ouverte ou fermée | K. MacKenzie, Ph.D., 1s. 6d. |
| de Ségur: Les Malheurs de Sophie . | E. M. White, B.A., with Vocabulary and Exercises, sewed, 6d. |
| de Tocqueville: Voyage en Amérique | R. C. Ford, with Vocab., 1s. 6d. |
| de Vigny: Cinq-Mars, ou une Conjuration sous Louis XIII. (Abridged) | C. Sankey, M.A., 2s. 6d. |
| de Vigny: Laurette, ou le Cachet Rouge | A. Fortier, 9d. |
| Diderot: Selections from . . . | W. F. Giese, 2s. |
| Dumas, Alex.: L'Evasion (Extrait de Vingt Ans Après) | R. T. Currall, M.A., with Exercises, 6d. |
| Dumas: Episode from Monte Cristo—Le Château d'If | I. H. B. Spiers, with Vocabulary, 1s. 6d. |
| Dumas *fils*: La Question d'Argent . | C. N. Henning, 1s. 3d. |
| Dumas: La Tulipe Noire . . . | C. Fontaine, LL.D., with Vocab., 1s. 6d. Composition Exercises, 4d. |
| Dumas: Les Trois Mousquetaires (Abridged) | I. H. B. Spiers, with Vocabulary, 1s. 6d. |
| Dumas: Récits tirés des Impressions de Voyage (Le Midi de la France) | J. E. Mansion, B.-ès-L., with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| Erckmann-Chatrian: Le Juif Polonais | Ed. Manley, with Vocabulary, 1s. |
| Erckmann-Chatrian: Le Trésor du Vieux Seigneur | W. M. Daniels, D.Litt., with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| Erckmann-Chatrian: Madame Thérèse (Abridged) | Ed. Manley, with Vocabulary, 1s. 6d. |
| Erckmann-Chatrian: Un Conscrit de 1813 | O. B. Super, Ph.D., with Vocabulary, 1s. 6d. |
| Erckmann-Chatrian: Waterloo . . | O. B. Super, Ph.D., 1s. 6d. |
| Feuillet: Jeune Homme Pauvre . . | J. D. Bruner, with Vocab., 1s. 6d. |
| Féval, Paul: Le Docteur Bousseau . | S. Tindall, M.A., with Vocab., 8d. |
| Fisher, Emma: La Belle au Bois Dormant (Féerie en quatre tableaux) . | J. E. Mansion, B.-ès-L., with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| French Anecdotes . . | W. F. Giese and C. D. Cool, with Notes, Vocab., and Exercises, 1s. |
| Gautier: Jettatura . . . | A. Schinz, Ph.D., 1s. 3d. |
| Guerber: Marie-Louise . . . | H. A. Guerber, 1s. 3d. |
| Historiettes Modernes, Vols. I. and II. | C. Fontaine, LL.D., 1s. 6d. each. |
| Hugo: La Chute . . . . . | H. C. O. Huss, with Vocabulary, 1s. |
| Hugo: Les Miserables (Abridged) . | O. B. Super, Ph.D., 3s. 6d. |
| Hugo: Quatre-vingt-treize (Abridged) | C. Fontaine, LL.D., with Vocab., 2s. |
| Hugo, Victor: Hernani . . | J. E. Matzke, Ph.D., 2s. 6d. |
| Hugo, Victor: Les Travailleurs de la Mer (Abridged) | E. F. Langley, Ph.D., 2s. 6d. |

| | |
|---|---|
| Hugo, Victor: Ruy Blas . . . | S. Garner, Ph.D., 2s. 6d. |
| Hugo, Victor: Selected Poems . . | A. Schinz, 2s. 6d. |
| Hugo, Victor: Waterloo (Extrait des Misérables) | R. P. Jago, with Exercises, 6d. |
| Labiche et Delacour: La Cagnotte . | W. O. Farnsworth, 1s. 3d. |
| Labiche et Martin: La Poudre aux Yeux | B. W. Wells, Ph.D., with Vocab., 1s. |
| Labiche et Martin: Le Voyage de M. Perrichon | B. W. Wells, Ph.D., with Vocabulary, 1s. |
| Laboulaye: Contes Bleus . . . | C. Fontaine, LL.D., with Vocabulary, 1s. 3d. |
| Laboulaye, E.: Le Château de la Vie | F. G. Harriman, with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| La Bruyère: Selections from Les Caractères | F. M. Warren, 2s. |
| Lailavoix: La Farce de Paquin Fils . | L. Lailavoix, L.-ès-L., with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| La Main Malheureuse (Anonymous) . | H. A. Guerber, with Vocab., 1s. |
| Lamartine: Graziella . . . . | F. M. Warren, 1s. 6d. |
| Lamartine: Méditations (Selected) . | G. O. Curme, 2s. 6d. |
| Lamartine: Scènes de la Révolution Française—from the "Histoire des Girondins" | O. B. Super, Ph.D., with Vocabulary, 1s. 6d. |
| Laurie, A.: Mémoires d'un Collégien . | O. B. Super, with Vocabulary and Exercises, 1s. 6d. |
| Lemaître: Contes extraits de Myrrha . | E. Rensch, with Vocab., 1s. 3d. |
| Lesage: Histoire de Gil Blas de Santillane | A. Cohn and R. Sanderson, 1s. 6d. |
| Lesage: Turcaret . . | W. A. R. Kerr, 1s. 6d. |
| Macé: Contes du Petit-Château . | J. E. Mansion, B.-ès-L., with Vocabulary and Exercises, 8d. |
| Mairet: La Tâche du Petit Pierre . | O. B. Super, Ph.D., with Exercises and Vocabulary, 1s. |
| Marivaux: Le Jeu de l'Amour et du Hasard | A. Fortier, D.Litt., with Vocab., 1s. |
| Mèrimée: Colomba . . . . | J. A. Fontaine, Ph.D., with Vocabulary, 1s. 6d.<br>Composition Exercises (Colomba), 4d.<br>Lessons in French Composition and Conversation (Colomba), 6d. |
| Michelet: Extraits de l'Histoire de France | C. H. C. Wright, 1s. |
| Molière en Récits . . . . . | Mlle Chapuzet and W. M. Daniels, D.Litt., with Vocabulary and Exercises, Illus., 1s. 6d. |
| Molière: L'Avare (Abridged) . . | Marc Ceppi, with Exercises, 8d. |
| Molière: L'Avare . . . . | M. Levi, 1s. 6d. |
| Molière: Le Bourgeois Gentilhomme (Abridged) | Marc Ceppi, with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| Molière: Le Bourgeois Gentilhomme . | F. M. Warren, 1s. 3d. |
| Molière: Le Médecin malgré lui (Abridged) | Marc Ceppi, with Vocabulary and Exercises, 6d. |

| | |
|---|---|
| Molière: Le Misanthrope | C. A. Eggert, Ph.D., 1s. 3d. |
| Molière: Les Femmes Savantes | A. Fortier, 1s. 3d. |
| Molière: Les Précieuses Ridicules | M. [illegible], with Vocab. and Exer., 8d. |
| Molière: Les Précieuses Ridicules | W. D. Toy, 1s. |
| Molière: Le Tartuffe | C. H. C. Wright, 1s. 3d. |
| Moreau, H.: Contes à ma Sœur | L. Lailavoix, L.-ès-L., with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| Pascal: Selections from | F. M. Warren, 2s. |
| Racine: Andromaque | B. W. Wells, Ph.D., 1s. 3d. |
| Racine: Athalie | C. A. Eggert, Ph.D., with Treatise on Versification, 1s. 3d. |
| Racine: Esther | I. H. B. Spiers, 1s. |
| Racine: Les Plaideurs | C. H. C. Wright, 1s. 3d. |
| Racine: Phèdre | I. Babbitt, 1s. 3d. |
| Récits Historiques | E. Moffett, M.A., with Vocabulary and Exercises, 1s. 6d. Illus. |
| Reichenbach: Deux Comédies enfantines | J. E. Mansion, B.-ès-L., with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| Rozan: Les petites Ignorances de la Conversation | R. de Blanchaud, L.-ès-L., with Notes, Vocab., and Exercises, 6d. |
| Saintine: Picciola | O. B. Super, Ph.D., with Vocab., 1s. 6d. |
| Sandeau: Mdlle de la Seiglière | F. M. Warren, Ph.D., 1s. |
| Sand: La Mare au Diable | F. C. de Sumichrast, with Vocab., 1s. 3d. |
| Sand: La Petite Fadette | O. B. Super, with Vocabulary, 1s. 3d. |
| Sarcey: Le Siège de Paris | I. H. B. Spiers, with Vocab., 1s. 6d. |
| Scribe: Le Verre d'Eau | C. A. Eggert, Ph.D., 1s. |
| Scribe: Mon Etoile | Neil S. Snodgrass, M.A., with Vocabulary and Exercises, 8d. |
| Sébillot, Paul: Contes des Marins de la Haute-Bretagne | J. E. Mansion, B.-ès-L., with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| Sébillot, Paul: Choix de Contes Populaires de la Haute-Bretagne | Kate Sheldon, B.A., with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| Sept Grands Auteurs du XIX Siècle | A. Fortier, 2s. 6d. |
| Souvestre: Confessions d'un Ouvrier | O. B. Super, Ph.D., 1s. |
| Souvestre: Le Mari de Mme Solange | O. B. Super, Ph.D., 9d. |
| Souvestre: Un Philosophe sous les Toits | W. H. Fraser, B.A., with Vocab., 1s. 6d. |
| St Hilaire: Anecdotes sur Napoléon | A. Auzas, with Vocabulary and Exercises, 6d. |
| Taine: Introduction à l'Hist. de la Litt. Anglaise | I. Babbitt, 1s. |
| Taine: La Littérature Anglaise (Pages Choisies) | R. T. Currall, with Exercises, 8d. |
| Thiers: L'Expédition de Bonaparte en Egypte | C. B. Fabregou, 1s. |
| Voltaire: Zadig, and other Stories | I. Babbitt, with Vocabulary, 1s. 6d. |
| Voltaire: Zaïre | I. Babbitt, 1s. 3d. |

# NEWEST GERMAN BOOKS

## Erstes Lesebuch

A German Reader for High Schools and Colleges. By A. W. [illegible], Ph.D., Author of "Lehrbuch der Deutschen Sprache." With Notes, Vocabulary, and Grammatical Appendix. 210 pp. Crown 8vo, 2s.

The present volume is an attempt to furnish suitable reading for the first stages of language study. Though intended primarily to accompany the author's "Lehrbuch der Deutschen Sprache," it will be found that it may be used as well with any other [illegible] grammar, the material being carefully graded according to grammatical [illegible], which, it appears to the author, is the only standard by which a beginner's [illegible] properly be graded, without [illegible] the most valuable feature of the old grammar method, and of good teaching in general—[illegible] system.

## An Anthology of German Literature

By Prof. Calvin Thomas, LL.D., Columbia University. 410 pp. Demy 8vo, 6s. net.

Designed to accompany an introductory study of the history of German literature, and [illegible] the author's recent "History of German Literature." Brief introductory notes giving important dates and summary characterizations are added. The [illegible] extracts are given in the best modern German translations.

## German Chips, I. and II.

Collected by I. Neumann, Headmistress of St Margaret's School, Harrow. Each containing one hundred Easy German Phrases and Idioms, with Conversational Exercises thereon. New and Enlarged Edition, sewed, 4d. each.

The author's aim is twofold—(1) To teach current German phrases and idioms; (2) To increase the vocabulary without the dreary process of learning disconnected words.

## Heath's Practical German Grammar

A [illegible] course in German Grammar, easy enough for beginners, yet adequate for all ordinary purposes for colleges as well as schools. By Prof. E. S. Joynes and Prof. E. S. Wesselhoeft. 406 pp. Crown 8vo, 3s. 6d.

"A great improvement on the older German grammars. It is as full as any grammar can well be, and yet all superfluous matter has been most rigidly omitted. The lessons have been most carefully graded, and the parts of speech are [illegible] in such a way as to lead the pupil to a rational and gradual understanding of the language. Several very useful appendices on the order of words, on word-formation, German and English [illegible] as well as full lists of verbs and vocabularies give the book a high value of completeness."—*The Secondary School Journal.*

## A German Grammar

For Schools and Colleges. By Francis Kingsley Ball, Ph.D. 256 pp. Crown 8vo, 2s. 6d.

The author's "German First Book," which has been so [illegible] received, has served as a framework for this book, which is simple enough for the beginner and complete enough for the advanced student. In [illegible] of [illegible], it contains more exercises and, in some respects, more information than many larger grammars. The [illegible] of the [illegible] are [illegible], have a certain continuity of thought, and [illegible] conversational use.

## Willkommen in Deutschland

By W. E. MOSHER, Ph.D. Crown 8vo, 2s. 6d.

An interesting reader for second or third year. Designed to give the pupil an insight into the customs and everyday life of the German people, and introducing many of the idiomatic expressions used daily in conversation. The book includes questions in German, exercises based on the text, notes, and a vocabulary.

## Alltägliches

Ein konversations und Lesebuch. With Questions, Exercises for Retranslation, and Vocabulary, by M. B. LAMBERT. 260 pp. Crown 8vo, 2s. 6d.

It is the aim of this book to present in simple German the objects and incidents of the daily life of the pupil in and outside of the school.

## Märchen und Erzählungen für Anfänger

Two Volumes. Edited by H. A. GUERBER. Vol. I. with Vocabulary and Questions in German on the Text; Vol. II. with Vocabulary. Crown 8vo, 2s. each.

In Volume I. the German texts are retold in the very simplest German: words and idioms being skilfully selected and constantly repeated. The second volume consists of stories retold in language suited to first-year pupils, and will carry the latter from the stage of the previous book up to German as written for Germans.

"What I have long been looking for. The clever way in which the author manages to tell a story with the *very fewest grammatical difficulties, and repeats and repeats till the words are bound to impress themselves*, and all this while keeping up the fun and interest of the tale, is both amusing and surprising."—WM. ROBERTSON, M.A., Examiner in Modern Languages to Aberdeen University (1901-1904).

## Materials for Composition and Conversation

Based on Part I. of Guerber's "Märchen und Erzählungen." By S. R. TANFIELD. Sewed, 9d.

## Easy German Stories

By HEDWIG LEVI. Edited, with Notes and Vocabulary, by LUISE DELP, Sydenham and East Putney High School for Girls. Crown 8vo, 1s. 3d.

"Contains ten pleasant stories suitable for junior pupils, and well adapted for reading in class. They are fairly easy, and written in smooth conversational German. The notes give all the necessary help, and the vocabulary is full and reliable."—*The Secondary School Journal.*

# GERMAN SCHOOL PLAYS

**Suitable for Class Reading, as well as Acting**

## Das Rotkäppchen

Spiel in fünf Scenen, von MATHILDE REICHENBACH. With Songs and Music. Limp cloth, 6d. net. School Edition, with Vocabulary and Exercises, 9d.

## Dornröschen

Spiel in vier Scenen, von EMMA FISHER. With Songs and Music. Limp cloth, 6d. net. School Edition, with Vocabulary and Exercises, 9d.

## Lehrbuch der Deutschen Sprache. A Practical Course in German for Beginners. By ARNOLD WERNER-SPANHOOFD, Ph.D. New Edition, with an Appendix containing a list of Irregular Verbs. 336 pages. Crown 8vo, 2s. 6d. Key, for Teachers only, 3s. 6d. net, post free.

This is designed to be used as a beginner's book, when classes are conducted in German. Each lesson contains, however, in addition to the class-room drill in German, a grammatical lesson in English and exercises for translation from German into English, and vice versa, in order to provide for individual study when out of the class-room; the book, too, has a complete vocabulary and a list of strong and irregular verbs. The aim throughout is to give a thorough and systematic drill on the essentials of German grammar, as a basis for intelligent reading, and also to enable pupils to understand spoken German, and to express themselves correctly and readily in that language, so far as that can be reasonably expected in the time.

## A German Drill Book. A Second Year's Course in German. Containing material essential to beginners in the study of German. By FRANCIS K. BALL, Ph.D. Crown 8vo, 2s.

This book furnishes in convenient form for review and drill work: (1) all inflections; (2) classified word-lists; (3) uses of the various parts of speech; (4) lists of idioms; (5) material for sight translation, etc., etc. It is a valuable text-book to accompany any grammar, as it displays, in limited space, just what should be constantly reviewed.

## Exercises in German Conversation and Composition. With Notes and Vocabularies. By E. C. WESSELHOEFT, M.A. Small crown 8vo, 1s. 6d.

"Contains a short grammatical introduction, giving all the most essential rules for writing good composition. This is followed by about fifty interesting prose pieces, a questionnaire to each, and a piece of English based on the German extract. The pieces are well chosen and graded, and the plan is a most excellent one. As an introduction to the teaching of German composition the book will be found exceedingly useful."— [illegible]

## German Composition. With Notes and Vocabulary. By E. C. WESSELHOEFT, M.A. Crown 8vo, 1s. 6d.

This book is designed for use with students who have mastered the inflections and had some practice in translating easy sentences into German. It has notes and vocabulary. Part I. contains selections with principal clauses only; Part II. selections with principal and dependent clauses. Each part is preceded by helpful suggestions and illustrations, especially concerning the position of the verb in German.

## Selections for German Composition. With Notes and Vocabulary. By Prof. C. HARRIS. Crown 8vo, 2s.

This book consists of progressive selections; at first paraphrases of German anecdotes which precede, then complete, independent selections of great variety. The text is provided with notes and a complete vocabulary. It is intended to give abundant material for exercise in the writing of simple German, and is compiled in the belief that the first need of the student is much practice in easy exercises, rather than the slow and laborious writing of more difficult ones.

## Wilkommen in Deutschland. By W. E. MOSHER, Ph.D. Crown 8vo, 2s. 6d.

An interesting reader for second or third year. Designed to give the pupil an insight into the customs and every-day life of the German people, and introducing many of the idiomatic expressions used daily in conversation. The book includes questions in German, exercises, based on the text, notes, and a vocabulary